

REVUE DE PRESSE



LE CHÂTEAU ROUGE & LE THÉÂTRE DE L'ŒUVRE
PRÉSENTENT

l'œuvre
THÉÂTRE

DIRECTION BENOÎT LAMICHE
FRANÇOIS-XAVIER DEMAISSON

ROMANE BOHRINGER
L'OCCUPATION
d'après le texte d'ANNIE ERNAUX
aux éditions Gallimard
mise en scène
PIERRE PRADINAS
avec le musicien
CHRISTOPHE « DISCO » MINCK

Musique originale : CHRISTOPHE « DISCO » MINCK - Scénographie : ORAZIO TROTTA/SIMON PRADINAS
Lumières : ORAZIO TROTTA - Images : SIMON PRADINAS - Son : FRÉDÉRIC BURES
Maquillage Coiffure : CATHERINE SAINT-SEVER

DU 4 OCTOBRE AU 2 DÉCEMBRE 2018
DU JEUDI AU SAMEDI À 19H ET LES DIMANCHES À 17H30
RÉSERVATIONS AU 01 44 53 88 88 - WWW.THEATREDELOEUVRE.FR

CREDIT PHOTO : MARION STILBENS

la coursive      

CONTACT PRESSE

Francesca Magni et Catherine Guizard

06 12 57 18 64 – 06 60 43 21 13

francesca.magni@orange.fr – lastrada.cguizard@gmail.com

FRANCESCA
Relations Presse et Communication
MAGNI

Liste presse L'occupation

Le 4 octobre

Stéphane Capron / Sceneweb et France Inter
Sarah Franck / Art-Chipels
Gérard Noël / Regart.org
Serge Bressan / Lagrandeparade.fr
Alexandre Laurent / IDFM
Maylis Celeux Lanval / Sortiràparis.com
Gérald Rossi / L'Humanité
Charles Edouard Aubry / Culture-Tops.com
Hélène Kerkeni / IDFM
Olivier Fregaville / Blog l'œil d'Olivier et Le Parisien week-end
Laurent Schteiner / Théâtres.com
Frédéric Perez / Spectatif.com
Ertic Libiot / L'Express
Caroline Six / Elle
Simone Endewelt / Le Magazine
Yonnel Liegeois / Nouveau chantier de culture
Pierre François / France Catholique
Véronique Hotte / Hotello blog
Chantal Boiron / Revue Ubu
Danielle Dumas / Blog Spirit
Emmanuelle Dreyfus / Version Femina
Philippe Person / Froggy Delight
Jacques Nerson / Le Nouvel Observateur
Jean-Pierre Hahn / Frictions
Mickaël Mélinard / L'Humanité Dimanche
Joëlle Gayot / Telerama
Frédéric Arnaoux / Théâtreauteurs

Le 5 octobre

Micheline Rousselet / La lettre du SNES
Dany Toubiana / Theatrorama.com
Myriem Hajoui / A Nous Paris
Catherine Robert / La terrasse
Florence Yeremian / Sima news, Bsc news
Armelle Héliot / Le Figaro

Le 6 octobre

Alicia Dorey / Les 5 pièces.com

Le 7 octobre

Rebecca Borie / Radio Mortimer

Le 11 octobre

Corinne Denailles / Webtheatre
Audrey Le Roy / Actualitté.com
Gilles Renault / Libération
Jacques Nerson / L'Obs
Patrick Charles / France 3
Hélène Chevrier / Théâtral Magazine

Le 12 octobre

Anne Delaleu / Blog Passion théâtre
Dominique Poncet / Lire Magazine
Nathalie Cussonnet / Destination-Live.com
Julie de Mareuil / France 2

Le 13 octobre

Christine Monin / Le Parisien Week-end

Le 14 octobre

Mireille Davidovici / Théâtre du Blog

Le 18 octobre
Gilles Costaz / Politis, Le masque et la plume,
Pauline Chanu / France Culture

Le 19 octobre
Jeanne Ferney / La Croix
Amury Jaquet / Publikart

Le 20 octobre
Thomas N’Gohong / IO Gazette

Le 21 octobre
David Fargier / It Art Bag
Fabienne Pascaud / Télérama

Le 25 octobre
Marie Plantin / Le Pariscope.fr
Claire Ezouan / Côté cœur
Caroline Sterle / Le parisien

Le 26 octobre :
Claire Chazal / France 5

Le 27 octobre
Renaud Dely / Arte,

Le 28 octobre
Alexandre Ifi / Arte
Laurent Argelier / Télé Loisirs

Le 1^{er} novembre
Caroline Broué / Arte
Chloé De Broca / Radio Campus

Le 3 novembre
Sebastien Thème / France O

Le 4 novembre
Camilla Pizzichillo / Radio Campus

Le 5 novembre
Ariane Warlin / KTO

Le 15 novembre
Thierry Freret / CNews,

Le 22 novembre
Léa Grandjean / Entrée Libre, France 5

Le 28 novembre
Philippe Lefait / France Culture

Le 1 décembre :
Ralph Peter / Art-ouest International

Le 2 décembre :
Nathalie Jacquet / TV Câble

Promotion

Radios :

France Culture / La matinale, interview de Natacha Triou chez Romane le 10 septembre à 10h chez elle 50 rue Edouard Vaillant à Montreuil. Diffusion le 23/09.

Radio Classique / Passion classique, enregistrement Avec Olivier Bellamy Interview Romane Le 20/09 à 16h. Diffusion le 10 octobre à 18h

France inter / Boomerang, Direct avec A. Trapenard le 26 septembre entre 9h05 et 9h40

RFI / Vous m'en direz des nouvelles, interview de Romane et Philippe avec JF. Cadet en direct entre 15h10 et 15h30 le 5 octobre

Europe 1 / Ca fait du bien, émission Anne Roumanoff entre 11h et 11h45 le 8 octobre.

France Inter / La bande originale avec Romane et Philippe. Direct entre 11h et 12h30 le 10 octobre

Télévisions :

Vivement Dimanche / Interview de Romane et Philippe. Enregistrement le 17/09 DE 16h30 à 18h. Diffusion le 23/09.

France 2 / Telematin. Interview Romane entre 11h et 11h30 par Charlotte Bouteloup Le 24 septembre

France 2 : Tournage Thé ou Café au Théâtre à 14h puis 18h le 28 septembre.

l'équipe se rendra chez Romane vers 12H puis ils viendront au Théâtre Berthelot Pour 14H , là présentation Pierre , Disco , puis captation des répétitions, ils reviendront vers 18h pour prendre Les loges et l'entrée public.

Diffusion le 13 octobre à 10h

STUPEFIANT ! tournage entre 14h et 15 h le 3 octobre au théâtre de l'œuvre puis le 6 octobre entre 16h et 20h30 tjrs au théâtre. Diffusion le 22 novembre.

On n'est pas couché / Romane et Philippe – enregistrement le 4 octobre entre 20h30 et 23h30.

Diffusion le 7 octobre

21 CM / émission avec Augustin Trapenard. Enregistrement entre 13h45 et 14h20 le 5 octobre.

Diffusion ?

TMC / Quotidien avec Yann Barthes. Romane + Philippe entre 16h45 et 17h45 le 5 octobre

KTO / Emission avec Romane entre 12h30 et 13h30 le 22 novembre.

France INFO TV / Direct de Romane à 22h45 dans la séquence Youssef Bouchikhi le 12 novembre en direct.

Télé Loisirs / Interview filmée avec Laurent Argelier le mercredi 31 octobre à 17h30 (durée ½ heure) chez Prisma Presse, 13 rue Henri Barbusse à Gennevilliers

France O : Emission les témoins d'outre-mer – Arrivée à 18h – Maquillage à 18h30 et passage entre 19h et 19h30 le 14 novembre.

France 5 / entrée libre / Sybille Veron fait l'interview de Romane à L'œuvre à 17h le 16 novembre et diffusion du sujet le 22 novembre à 20h25



Théâtral

magazine

L'actualité du théâtre

novembre - décembre 2018

Romane BOHRINGER

Ariane Ascaride
Irène Jacob
Charles Berling
François Morel
Mathilda May
Françoise Fabian
Stanislas Nordey
Pascal Rambert
Christophe Alévêque
Aurélia Thierrée
Stéphane Braunschweig

DOSSIER

LES ADOS
rois au
théâtre

Théâtral magazine n°74

www.theatral-magazine.com

M 02434 - 74 - F: 4,60 € - 90



A black and white portrait of actress Romane Bohringer. She has long, dark, wavy hair and is looking slightly away from the camera with a soft smile. She is wearing a dark, sleeveless top. The background is a light, textured wall.

Romane BOHRINGER

*Sauvage et littéraire,
de Peter Brook à Pierre Pradinas
de Shakespeare à Annie Ernaux*

© Lou Sarda

Au sein de la rentrée théâtrale parisienne, un spectacle obtient un retentissement particulier : *L'Occupation* d'après Annie Ernaux, joué par Romane Bohringer, accompagnée par le musicien Christophe "Disco" Minck, dans une mise en scène de Pierre Pradinas. Cela aurait pu être un objet de nature strictement littéraire mais l'interprétation de Romane Bohringer et la mise en scène de Pradinas bousculent les règles classiques de l'adaptation et en font un moment très brûlant. La scène s'affiche désordonnée avec un écran où défilent chiffres, mots et images, un micro qu'emprunte l'actrice quand elle le veut et une abondance d'instruments de musique occupant tout le côté cour. Souple, athlétique, sans cesse mobile, joueuse, rageuse, dansante, Romane Bohringer porte la force et la sensualité de ce texte sur l'obsession, la jalousie, la dépossession et dessine à sa manière tout ce trajet d'une femme hantée par l'abandon et par son remplacement dans le cœur de l'être aimé jusqu'aux pires comportements de mesquinerie et jusqu'à la plus noble des renaissances. Une double victoire pour l'actrice, puisque son premier film comme réalisatrice, *L'Amour flou*, qu'elle joue et met en scène avec Philippe Rebbot, est aussi l'un des succès de la rentrée. Après les représentations parisiennes, *L'Occupation* pourrait partir en tournée la saison prochaine.

Théâtral magazine : Vous êtes en scène avec un musicien mais c'est votre première expérience de "seul en scène" ?

Romane Bohringer : Non. J'ai déjà joué *Face de cuillère* de Lee Hall, où j'étais seule avec les chants de la Callas. Puis, à Avignon, avec la complicité de Philippe Rebbot, j'ai joué une adaptation d'*Un privé à Babylone* de Brautigan. Mais c'est vrai

que ce n'est pas ce que je préfère. Pour moi, le théâtre, c'est la proximité, le partage, l'étreinte, l'être ensemble. Pour être seule en scène, il faut vraiment un projet qui me motive, qui m'oblige !

Comment est arrivée cette idée de porter à la scène *L'Occupation*, le livre d'Annie Ernaux ?

C'est encore une fois Pierre Pradinas. Il pense pour moi ! C'est le

metteur en scène qui m'a fait progresser le plus. Il m'a fait jouer Ionesco, Tchekhov... Être Elena dans *Oncle Vania*, je n'aurais jamais imaginé. Pierre a élargi l'éventail de mes possibles. Il m'a rendue belle, drôle... Après *La Cantatrice chauve*, il m'a parlé de passer à une petite forme. Quelle petite forme ? Quelques mois plus tard, il est arrivé avec *L'Occupation* et m'a dit :



Quelle est la trame du livre ?

Une femme de 40 ans a quitté un homme mais, dès qu'elle apprend que celui-ci a une nouvelle compagne, elle tombe dans un vertige de jalousie ; elle veut le "ravit". Elle est perdue à elle-même et l'homme ne la reprend pas. Le livre est un voyage à l'intérieur d'une débâcle infernale. Elle est possédée. Femme normale, elle est devenue un monstre pour redevenir enfin une femme normale. C'est écrit au passé. Elle se regarde à travers les pires

étapes de sa vie.

Comment avez-vous abordé le texte avec Pierre Pradinas ?

Ce que j'aime chez Pierre, c'est qu'il est contemplatif. Il n'est pas dogmatique. Il ne vient pas avec des idées qu'il aurait clarifiées auparavant. Il semble découvrir le texte en même temps que vous. Ce peut être déroutant, mais c'est très beau. L'aventure est agréable. Là, c'était différent de *La Cantatrice chauve*. Il ne s'agit pas de sortir un spectacle ; il y a moins de pression. Faire sentir la vibration, la beauté, c'est quelque chose de plus tranquille. On est, le musicien, Christophe "Disco" Minck et moi, des serveurs. Je me mets au service. Je n'invente pas un personnage. On anime des mots. Il y a un écrivain, Annie Ernaux. Aussi les répétitions ne sont-elles pas

douloureuses. Bien sûr, ensuite, en scène, on doit se débarrasser de sa peur. Christophe est un musicien hors pair, il a des instruments fous ! Il intervient parfois en même temps que moi, parfois en bande son. Il est très important dans l'espace mental de la pièce.

Vous incarnez le personnage de cette femme mais n'êtes-vous pas aussi un reflet d'Annie Ernaux, dont la femme de *L'Occupation* est l'une des figures.

Les grands auteurs, quand je les joue, me portent. Je ne me sens pas très cultivée, je suis plus intuitive qu'intellectuelle. Quel soulagement quand un poète dit en mille fois mieux ce que vous êtes ! Quand j'ai dit du Victor Hugo avec Isabelle Carré, Hugo m'a décuplée ! Annie Ernaux a un chemin de femme et d'amoureuse. Elle m'a libérée. Elle n'est pas venue aux répétitions, mais elle m'a envoyé des textos. Elle m'a dit qu'elle était heureuse.

En scène, jouer un texte, ce n'est pas tout à fait jouer une pièce ?

Chaque soir, il faut jouer soixante pages ! C'est la folie du théâtre. Réussir ou rater ! Je gravis une montagne, je suis dans une ascension à chaque fois. Selon les soirs, je suis plus ou moins inspirée, en forme ou fatiguée, libre. Parfois, quand je ne sens pas d'obstacles, c'est le graal ! Il faut restituer la forme et le fond, restituer la phrase et le corps. C'est sauvage et littéraire. Du public, on n'entend en réalité que les rires. Tantôt les gens sont rieurs, tantôt distancés. Un monologue, ça demande

"Tiens, c'est pour toi". Il y a des textes qui vous rencontrent à un moment donné. Et ce peut être le feu d'artifice. Je terminais une grande déroute sentimentale, j'ai fusionné avec ce livre. Je me suis sentie touchée par chacun des mots, comme s'ils parlaient à ma chair. La langue est très littéraire mais elle parle à ma peau. J'ai été dévorée d'admiration.

Quel personnage féminin s'exprime dans *L'Occupation* ?

C'est une femme qui me touche autant par le cœur que par l'esprit. Elle se donne à voir, aux femmes et aux hommes, dans la perte de soi. C'est comme si elle se donnait les clés de la délivrance par ses mots. Elle met des mots magnifiques sur sa déroute. Je m'en suis fait une amie invisible : elle est folle et monstreuse !

énormément. Il faut être solide, ne pas trembler.

“ Je terminais une grande déroute sentimentale, j'ai fusionné avec ce livre. Je me suis sentie touchée par chacun des mots, comme s'ils parlaient à ma chair. La langue est très littéraire mais elle parle à ma peau.

Pradinas, c'est le metteur en scène le plus important de votre vie ?

C'est un grand chapitre de ma vie. J'ai fait neuf spectacles avec lui. Cela représente douze ans de travail en troupe, des centaines de représentations. J'ai rencontré Pierre Pradinas quand je jouais *Roméo et Juliette* avec Denis Lavant, sous la direction de Hans Peter Cloos. Pierre était proche de Lavant, de Brigitte Catillon, de ces gens-là. J'ai tout de suite trouvé en lui et en sa troupe du Chapeau rouge une famille d'esprit et d'humour.

Mais c'est sans lui que vous avez joué avec votre père, Richard Bohringer.

Nous voulions jouer ensemble, mais on ne trouvait pas de texte, on craignait que ce soit impudique. On nous a proposé du Shakespeare, *Le Roi Lear*, du Guitry... On n'en voulait pas. Et puis Michel Didym a eu l'idée de génie de trouver et nous proposer *J'avais un beau ballon rouge* d'Angela Dematté, qui parle de

l'amour d'un père et d'une fille, sans que ce soit impudique. Et sur fond de terrorisme !

Oui, mais vous n'avez joué que cette pièce ensemble. Vous n'envisagez pas de la reprendre ?

On l'a jouée pendant trois ans. On a pris la route pendant trois ans. Non, on ne la reprendra pas. Il faut inventer autre chose.

Et, à vos débuts, il y a eu Peter Brook. Comment est-ce arrivé ?

J'avais 16 ans. J'étais une ado timide et complexée. Je voulais faire partie de ce métier, mais sans être nécessairement actrice. En allant à un concert de Jacques Higelin, j'ai rencontré son fils Ken qui m'a conseillée d'aller faire une audition chez Brook. J'y suis allée mais je tremblais des pieds à la tête ! Brook m'a pris la main et il m'a parlé de la peur pendant un quart d'heure. Il m'a fait monter sur scène et, là, un trou noir ! Brook a eu la gentillesse de m'apprécier au-delà de ce que je ne savais pas faire ! Peu de temps après je répétais avec Brook et ses acteurs *La Tempête* de Shakespeare. Avec Brook, on peut travailler trois mois sans s'occuper du texte. J'ai d'abord appris à marcher ! A ce moment-là, j'ai ressenti la vocation. J'avais changé de corps et de peau, je renaissais. J'avais trouvé ma place sur Terre. Après, j'ai fait beaucoup de cinéma. Mais, en vrai, ma vie, c'était ça, le théâtre.

*Propos recueillis par
Gilles Costaz*

■ *L'Occupation* d'Annie Ernaux, mise en scène Pierre Pradinas, avec Romane Bohringer et Christophe "Disco" Minck. Théâtre de l'Oeuvre, 55 rue de Clichy 75009 Paris, 01 44 53 88 88, jusqu'au 2/12. Texte chez Gallimard.

Repères artistiques

THEATRE

Rôles

1991, *La Tempête*, de Shakespeare, mise en scène Peter Brook
2003 *La Bonne Âme du Se-Tchouan*, de Bertolt Brecht, mise en scène Irina Brook
2005 *Fantômas revient*, de Gabor Rassov, mise en scène Pierre Pradinas
2010 *Les Amis du placard* de Gabor Rassov, mise en scène Pierre Pradinas
2010 *Un Privé à Babylone*, de Richard Brautigan, mise en scène Philippe Rebbot
2012 *J'avais un beau ballon rouge*, d'Angela Dematté, mise en scène Michel Didym
2016 *Terre noire*, de Stefano Massini, mise en scène Irina Brook
2016 *La Cantatrice chauve*, d'Eugène Ionesco, mise en scène Pierre Pradinas

CINEMA

Rôles

1992 *Les Nuits fauves*, de Cyril Collard (César du meilleur espoir féminin)
1992 *L'accompagnatrice*, de Claude Miller
1996 *L'appartement*, de Gilles Mimouni
2009 *Le bal des actrices*, de Maïwenn

Films

2018 *L'amour flou*, de Romane Bohringer et Philippe Rebbot



Théâtral

magazine

L'actualité du théâtre

septembre - octobre 2018

Romane Bohringer

une femme dépossédée

Seule en scène et sous la direction de Pierre Pradinas, Romane Bohringer donne vie au texte d'Annie Ernaux, *L'Occupation*, un chef d'œuvre autour de la question de la jalousie. Un spectacle qui s'annonce violent, charnel et d'une intensité rare.



Théâtral magazine : Comment avez-vous découvert l'œuvre d'Annie Ernaux ?

Romane Bohringer : Grâce à Pierre Pradinas, mon metteur en scène, qui est à l'initiative de cette pièce. Je me suis d'abord plongée dans *L'Occupation* avec curiosité mais sans éprouver, dans un premier temps, d'émotions folles. Il m'a fallu plusieurs semaines avant de comprendre l'immensité de son œuvre, la puissance de ses images et la justesse de ses mots. Ce roman a grandi en moi. Aujourd'hui, j'ai tout lu et je sais tout d'elle : Annie Ernaux est l'un des plus grands auteurs de tous les temps. Après avoir pénétré dans son univers mental, j'ai eu l'impression de fusionner avec elle.

Il est ici question de la jalousie qu'éprouve l'auteure vis-à-vis d'une autre femme. A votre avis, est-ce que cette passion, si particulière, est vécue de la même façon par les hommes et les femmes ?

Je le pense. Mais peut-être que les hommes osent moins en parler que les femmes, par pudeur.

La jalousie est un sentiment universel. Après les premières représentations, à Annecy, où le spectacle a été créé, plusieurs hommes m'ont fait part de leur émotion. C'était vraiment très touchant. Dans ce livre, Annie Ernaux décrit comment, à cause de cette passion, chacun peut être dépossédé de sa propre personne, comment on peut devenir un poison pour soi-même.

En avez-vous déjà fait l'expérience ?

Oui, pas tout à fait de la même façon, mais quand j'ai lu ce texte, j'étais en train de me défaire d'une histoire d'amour. Les mots d'Annie Ernaux m'ont aidée à traverser cette épreuve. Je comprends l'état qu'elle décrit. La jalousie - le malheur est là - rouvre des blessures liées à des traumatismes d'enfance ; le sentiment d'abandon notamment.

Existe-t-il une part de masochisme dans la jalousie ?

Tout à fait. Ce sont des instants très narcissiques, où l'on s'éprouve et l'on teste ses propres limites. Si l'on parvient à s'en sortir ce sont des moments qui per-

mettent aussi de se construire.

Comment décririez-vous la langue d'Annie Ernaux ?

Elle écrit à l'os, au plus près des sentiments. Il ne reste rien à dire après son écriture : c'est comme si elle épuisait l'expérience. Seulement, ce ne sont pas des mots écrits pour être dits sur une scène. Les phrases sont très longues... C'était une vraie prise de risque d'en tirer une adaptation. Alors on a coupé, raccourci, resserré. Mais nous avons fait confiance au texte. Et ça a marché.

Quel type de directeur est Pierre Pradinas ?

J'adore travailler avec lui. C'est notre neuvième collaboration d'ailleurs. Il laisse venir, il n'a pas d'idées préconçues, il sait s'adapter au comédien... Travailler avec lui est un vrai bonheur.

*Propos recueillis par
Igor Hansen-Love*

■ *L'Occupation*, d'après un texte d'Annie Ernaux, mise en scène Pierre Pradinas. Théâtre de l'Oeuvre, 55 rue de Clichy 75009 Paris, 01 44 53 88 88, du 4/10 au 2/12

LA CROIX

samedi et dimanche

Samedi 10 et Dimanche 11 novembre 2018 – N° 41251

Théâtre

Le poison de la jalousie



Romane Bohringer, femme blessée dans *L'Occupation*. Marion Stalens

Alors que *L'Amour flou*, comédie évoquant sa rupture avec son ancien compagnon Philippe Rebbot, est encore à l'affiche, Romane Bohringer donne corps sur scène à une redoutable compagne de la séparation : la jalousie. *L'Occu-*

pation sonde la blesure d'ego d'une femme qui a quitté un homme mais ne supporte pas d'en savoir une autre à ses côtés. De cette inconnue qui colonise son espace mental, elle a un besoin irrépressible de tout connaître. Incarnée avec fougue par une Romane Bohringer au faite de son potentiel comique, son obsession prend forme grâce à la mise en scène de Pierre Pradinas, mêlant aux images troublées d'une conscience malade la musique envoûtante de Christophe « Disco » Minck.

Jeanne Ferney

L'Occupation, d'Annie Ernaux, au Théâtre de l'Œuvre, Paris 9^e.

Jusqu'au 2 décembre, du jeudi au samedi à 19 heures, le dimanche à 17 h 30.

Rens. : 01.44.53.88.88. ; theatredeloevre.com

Le Parisien.fr

LOISIRS Théâtre

@le_Parisien

Têtes d'affiche On y va au théâtre ou pas ?

Berry, Ardit, Romane Bohringer et les autres : bilan — globalement positif — des pièces de la rentrée au casting de choc.



Romane Bohringer dans « L'Occupation ».

ON Y VA
★★★★★

SUBLIME ROMANE BOHRINGER

Elle a quitté son amant, mais maintenant qu'il l'a remplacée, elle le veut à nouveau. Et semble prête à tout pour identifier cette rivale afin de mieux comprendre... Romane Bohringer est cette femme en qui se développe une jalousie obsessionnelle. S'emparant des mots d'Annie Ernaux, qui décortique dans « L'Occupation » ce sentiment avec une acuité presque scientifique et une autodérision rafraîchissante, elle est ce capitaine d'un navire à la dérive. Sur scène, le multi-instrumentiste Christophe « Disco » Minck bruite et habille ce voyage de l'intime, près des rivages de la sauvagerie originelle...

« L'Occupation », au Théâtre de l'Œuvre (Paris IX^e), de 19 à 48 € (01.44.53.88.88).

Sylvain Merle

N° 23022 — LUNDI 10 SEPTEMBRE 2018

1,50 €

Le Parisien.fr



Richard Bohringer ouvre sa mémoire (« Traîne pas trop sous la pluie du 14 au 29/09) sur la scène de l'œuvre ou lui succédera sa fille Romane avec *l'Occupation* (ci-dessous à droite) d'Annie Ernaux (dès le 04/10)

LE QUOTIDIEN DU MEDECIN

www.lequotidiendumedecin.fr

QS Le Quotidien Santé

N°9693 Publié le 10 octobre 2018

Théâtre

« Le Vieux juif blonde » et « L'Occupation » Jeunes femmes avec personnalité

Camille Razat dirigée par Volker Schlöndorff, Romane Bohringer dirigée par Pierre Pradinas sont seules en scène, chacune avec un musicien.

● Elle a 24 ans. Elle a un peu tourné. Le hasard des rencontres fait qu'elle débute au théâtre sous la direction d'un très grand cinéaste allemand, Volker Schlöndorff (« le Tambour », « Retour à Montauk »), avec un texte qu'elle aime, l'étrange « **Le Vieux juif blonde** », d'Amanda Sthers (1). La personnalité, l'autorité de **Camille Razat**, frappent, bien guidée qu'elle est par le réalisateur, très rare au théâtre.

Dans un décor simple mais très évocateur d'Okarina Peter et Tomi Dentler, fond de boudeaux, sol jonché de feuilles qui brille comme s'il était humide, chaise, la jeune comédienne



Romane Bohringer

n'a pour appui que la présence d'un musicien, Stanislav Makovsky, qui intervient peu, toujours à bon escient. Il est en marge. Toute la responsabilité de la représentation repose sur les épaules de la jeune femme fine et vive, à la voix très bien placée et qui porte le texte troublant d'Amanda Sthers en l'éclairant.

Texte qui tresse les destins d'une adolescente d'aujourd'hui et d'un vieil homme. Schizophrénie ? Vision ? L'auteur a écrit en quarante-huit heures ce monologue qui déstabilise. Elle dit qu'elle ne sait pas d'où il lui est venu.

On saisit le trajet de la jeune femme, les drames de sa vie. On est du côté d'une performance d'interprète. Sous le charme. Volker Schlöndorff est précis et nous permet d'appréhender au plus profond l'écriture. Et l'on est vraiment ému par Camille Razat, sa sensibilité et son intelligence. Délicat et superbe travail, entente profonde d'une interprète et d'un metteur en scène.

Lajalousie

Romane Bohringer, elle, a du métier. Elle revient au théâtre alors que sort le film qu'elle a coréalisé avec son

ex-mari Philippe Rebbot, « l'Amour flou ». Elle est dirigée par Pierre Pradinas. C'est le neuvième spectacle qu'ils signent ensemble. « **L'Occupation** », d'Annie Ernaux (2), est un texte très féroce sur la jalousie. Comme d'habitude, l'écrivain ne se ménage pas. Elle est si précise dans la description de son comportement, qu'elle atteint une sorte d'universel qui touche chacun. Ou plutôt chacune.

Un décor et des vidéos, et une installation de musique avec claviers et harpe. Christophe « Disco » Minck est un partenaire important et Romane Bohringer elle-même intervient aussi côté musique. Comédienne, elle est remarquable. Belle voix, élocution parfaite, sensibilité, finesse. Et tout un registre d'états et d'humeurs, moments de danse, moments de cocasserie, d'extravagance, qui n'amoindrit en rien les aveux d'Annie Ernaux.

Un objet théâtral très original dans lequel on retrouve l'inventivité de Pierre Pradinas et le grand talent de Romane Bohringer. Leur complicité ancienne et profonde. On rit autant qu'on est ému. Une vraie réussite.

Armelle Héliot

Les mots croisés de J.-J. Salgon

Solution de la grille N° 262

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
I	P	E	R	F	U	S	I	O	N	S
II	H	I	E	R	A	R	C	H	I	E
III	A	S	P	I	R	A	I	C	C	
IV	R	E	S	T	A	S		L	O	T
V	M	N		E	A		V	E	T	O
VI	A	S	E	S		S	E	O	I	R
VII	C	T	P		S	C	N		N	I
VIII	I	E	I	A		A	T	T	I	S
IX	S	I	N	I	S	T	R	O	S	E
X	T	N	E	N	R	O	U	T	E	R

(1) Théâtre des Mathurins, jusqu'à la fin de l'année. Du mercredi au samedi à 19 heures, durée 1h10. Tél. 01.42.65.90.00, www.theatre-des-mathurins.com

(2) Théâtre de l'Œuvre, jusqu'au 2 décembre. Du jeudi au samedi à 19 heures, dimanche à 17h30, durée 1h15. Tél. 01.44.53.88.88, www.theatredeleuvre.com

Erratum : Dans l'article consacré à « la Nuit des rois », une étourderie nous a fait écrire que Viola tombait amoureuse du travesti... C'est évidemment Olivia qui est séduite par Viola déguisée.

l'Humanité

LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

THEATRE

Entre désespoir et soif d'amour

Dans l'Occupation, d'Annie Ernaux, Romane Bohringer est une belle femme sensible, trahie.

Meurtrie et battante. Profondément humaine, délicate et attachante. Dès les premiers instants, Romane Bohringer, femme délaissée par un homme qui en aime désormais une autre, capte tout le soleil. Habitant une passion désespérée, elle livre, incarne, toute la saveur fine et l'humour subtil de ce court roman publié en 2002 (chez Gallimard) par Annie Ernaux.

L'Occupation est celle d'une mémoire surchargée de souvenirs, de tendresses, de regrets et aussi de questions. Dans une lettre à l'auteur, la comédienne souligne « une écriture flamboyante qui parle de nous tous ». En effet, que ceux qui n'ont jamais connu le désespoir d'une rupture, de celles qui plongent dans des abîmes sans fond, lèvent le doigt.

La solitude, à laquelle on s'habitue, est un fait. La jalousie est un autre ressort. Plus tendu. Plus nerveux. Moins contrôlé. Qui est cette autre, cette remplaçante, dont l'ex-compagnon, rencontré désormais seulement pour un café ou un repas du midi, moments neutres histoire de ne pas interférer avec sa nouvelle vie, ne dit rien ou presque ? Pour la jeune femme, il faut savoir. Elle imagine des stratagèmes, mène l'enquête, envisage même le recours à un détective. L'autre est-elle belle, riche, intelligente ? Son âge accroît le malaise. Si lui, W., n'est pas parti pour une jeune fille, est-ce parce qu'elle serait devenue bête et laide ? La raison s'égare. La lucidité avec.

La porte des imaginaires

Et Romane Bohringer, lumineuse, ne se contente pas de suggérer, mais devient ce personnage qui dans une intensité constante cultive le dépit de l'abandon. La mise en scène de Pierre Pradinas (c'est leur dixième spectacle commun) ouvre ainsi avec élégance la porte des imaginaires. Avec, juste un petit regret, des projections un peu envahissantes, presque au détriment de cet ensemble maîtrisé jusqu'au souffle final. D'autant plus que l'espace (la scène de l'Œuvre est modeste) est déjà en partie grignoté par les instruments, piano, harpe... et équipements électroniques de Christophe « Disco » Minck, lequel souligne, accompagne, épaulé l'ensemble en direct. Dans les lumières d'Orazio Trotta, la femme déchirée poursuit son idée fixe. Pour continuer à vivre. Écorchée. Avec une sensibilité redoutablement contagieuse. »

GÉRALD ROSSI

Jusqu'au 2 décembre, Théâtre de l'Œuvre, 55, rue de Clichy Paris 9^e.
Renseignements : 01 44 53 88 88.

DU 18 AU 24 OCTOBRE 2018

ROMANE BOHRINGER

«SI JE POUVAIS, JE M'ENDUIRAIS LE CORPS AVEC LE RIRE DES GENS»

Touche-à-tout, **Romane Bohringer** n'avait pourtant jamais réalisé de long métrage. C'est chose faite avec «l'Amour flou», comédie autobiographique sur sa rupture avec Philippe Rebbot, le père de ses enfants. Elle est aussi sur scène avec «l'Occupation», nouvelle d'Annie Ernaux mise en scène par Pierre Pradinas. Deux actualités différentes mais non disjointes... Entretien.

Elle reçoit dans son logis montreuillois, cadre de son premier film coréalisé avec son ex-compagnon, Philippe Rebbot. Dans leur propre rôle, tous deux évoquent avec humour leur séparation et le projet immobilier qui en a découlé. Ils se sont installés dans des appartements contigus, reliés par la chambre des enfants. Cette fiction autobiographique, très drôle et remuante, interroge les angoisses d'une femme de 45 ans, mère de deux enfants, qui tente de se réinventer après une rupture. C'est aussi l'un des thèmes de «l'Occupation», la pièce tirée du très beau texte d'Annie Ernaux. Sur scène avec Christophe «Disco» Minck, un DJ musicien, elle parle dans une langue riche, parfois triviale, de cette difficulté à s'exorciser d'une passion amoureuse. Rencontre avec l'attachante Romane Bohringer.

Qu'est-ce qui vous a poussée à coréaliser «l'Amour flou» ?

C'est une idée complètement folle. Quand, avec Philippe, nous sommes sortis du marasme de cette séparation par la grande porte, c'est-à-dire par ce projet immobilier, autour de nous, quelqu'un a dit de cette chose hyper-aventureuse, enthousiasmante et casse-gueule : « C'est dingue, c'est l'histoire d'un film. » Quelque chose en moi s'est mis en route sur ce sujet si personnel : l'intime conviction qu'on avait une histoire de vie et de cinéma très forte à partager avec les gens m'a envahie immédiatement, intuitivement, comme une folie. Ce n'était pas nombriliste. Il y avait une fable de cinéma. Je nous ai

vus comme les personnages d'une fiction alors qu'on a tout construit autour de notre réalité. Nous avions quelque chose à inscrire de notre mouvement de vie pour nos enfants, mais aussi pour les spectateurs, un manifeste de notre regard sur la société, le monde et l'amour. C'est la première fois de ma vie que j'écris, et tout est sorti avec une joie et une facilité qui m'ont déconcertée. L'objet fabriqué est au-delà de tout ce que j'ai pu espérer. Il nous ressemble à 250 %, avec la plus-value de tout ce que les gens ont pu donner dans le film. C'est un geste inouï, qui me rend aujourd'hui d'une fierté absolue.

Pourquoi avez-vous pris le parti d'en rire ?

C'est ma nature profonde. J'adore entendre les gens rire. Si je pouvais, je m'enduirais le corps avec leur rire. Je ne suis pas du tout une intellectuelle sombre et intense. J'aime les gens drôles. Philippe Rebbot, le père de mes enfants, est le type le plus mélancolique et en même temps le gars le plus spirituel et le plus drôle qu'il m'ait été donné de rencontrer. Le ton s'est imposé très vite dans l'écriture. Nous avions assez souffert de cette séparation. Raconter à quel point nous avions envie de garder la joie de notre histoire, d'en faire quelque chose qui dépasse les chagrins et les regrets, a motivé ce projet. Je voulais que nos enfants puissent voir ce film dont nous parlons tous les jours depuis un an. Pour eux, ce film devait aussi être un acte de joie et d'amour.

«L'Occupation» est aussi une histoire de rupture...

Ma psy me dit toujours que je suis la personne qui fait le moins le lien entre les choses. C'est quand on me l'a dit que j'ai commencé à y penser. Sinon, je n'avais pas réfléchi à la gémellité entre les deux projets. Par le hasard des choses, c'est vraiment deux moments de vie d'une femme à peu près au même âge. À 45 ans, ce sont deux rôles exceptionnels. Ils parlent de moments très sensibles et mystérieux de la vie d'une femme.

Dans quelle mesure ces deux projets parlent d'une angoisse de mort et d'un désir de renaissance ?

Dans notre film, ce n'est pas très visible, mais Philippe et moi avons une prescience assez forte du temps qui passe et de la fragilité des choses. Notre film n'est pas testamentaire mais il y a la volonté d'immortaliser la joie de cet instant, d'emprisonner pour toujours ce moment d'amour intense. Le film est mu par une angoisse que les choses s'achèvent. Dans la pièce, la frénésie de cette femme est pour éprouver, avant de ne plus éprouver. Il y a ce désir d'aller chercher en soi l'extrêmement vivant, avant d'être enterrée à tout jamais.

Comment avez-vous rencontré ce texte d'Annie Ernaux ?

Par Pierre Pradinas, mon allié, mon partenaire de théâtre. C'est mon neuvième spectacle avec lui. Il m'a emmenée tellement loin – Ionesco, Tchekov, Shakespeare, Gabor Rasso, Labiche – et dans des genres tellement différents que je le suis à l'aveugle. On a tissé en-

semble une histoire d'amitié de théâtre phénoménale que j'aurais aussi aimé retrouver au cinéma. Cette histoire de fidélité m'a fait grandir à force de me réinventer. Après «la Cantatrice chauve», il avait envie d'une petite forme. Je n'avais jamais lu Annie Ernaux. J'ai découvert «l'Occupation», puis le reste de son œuvre. Je suis assez fascinée par cette femme. J'ai eu envie de tout connaître d'elle. Cette pièce est arrivée à un moment de ma vie où j'avais un grand chagrin intérieur. Elle dit que la catharsis ne profite qu'à ceux qui sont indemnes de passions. Elle a fonctionné. Découvrir l'ampleur, la justesse, l'immensité de ce texte et de cette auteure a illuminé mon chemin de femme. J'ai senti le chagrin s'envoler au fur et à mesure. Je trouve son écriture limpide et complexe, animale et chirurgicale, très littéraire et affûtée comme un serpent, très déliée, proustienne et en même temps hyper-vive. Chaque soir, j'ai l'impression d'être missionnée pour essayer d'en restituer toute la richesse et l'intelligence. Chaque soir, c'est une telle sculpture que j'ai du pain sur la planche pour les années à venir.

Que vous apporte le musicien sur scène ?

Si on se plante, c'est à deux. Si on réussit aussi. Le monologue est gratifiant mais très solitaire. La musique me porte, m'inspire, m'émeut. Elle sculpte, habille et enrichit le récit.

Que signifie être comédienne, un an après le début de Metoo ?

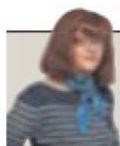
Je suis assez mal placée pour en parler. J'ai bien sûr regardé avec éblouissement et joie cette libération des souffrances de femmes contraintes au silence. Mais je n'ai rencontré que des gens très respectueux dans mon travail. J'ai toujours réussi à m'exprimer totalement. Je suis la plus mauvaise féministe parce que j'en ai tous les acquis sans avoir eu à me battre pour. J'ai cette chance de m'être exprimée très librement dans la douceur avec des hommes merveilleux autant comme partenaires dans la vie que dans le travail. ★

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR
MICHAËL MELINARD

mmelinard@humandimanche.fr

Romane Bohringer, sa majesté des planches

THÉÂTRE Alors que son film « L'Amour flou » sort sur les écrans, la comédienne déploie son talent sur scène dans une adaptation rock'n'roll de « L'Occupation » d'Annie Ernaux.



MORCEAU CHOISI

Armelle Héliot
aheliot@lefigaro.fr

O n n'a jamais oublié la toute jeune fille qui débutait dans *La Tempête* de Shakespeare, mise en scène par Peter Brook aux Bouffes du Nord. On n'a jamais oublié la déchirante Juliette qu'elle incarna sous la direction de Hans-Peter Cloos, dans *Roméo et Juliette*, ni la bouleversante Laura de *La Ménagerie de verre*, avec Irina Brook, ni l'extraordinaire *Face de cuillère* de Lee Hall. On n'a pas oublié son compagnonnage avec son griot de père, Richard Bohringer, dans *J'avais un beau ballon rouge*, notamment. Romane Bohringer est une artiste aussi discrète que délicate, aussi audacieuse que profonde.

Alors que le premier film qu'elle a coréalisé avec son ex-mari, Philippe Rebbot, sort sur les écrans aujourd'hui (*lire page 31*), un film au très joli titre, *L'Amour flou*, elle est en scène au Théâtre de l'Œuvre, avec un texte franc, acide, drôle, d'Annie Ernaux. *L'Occupation* (Gallimard) est presque une histoire d'envoûtement. Une histoire de jalousie : ou comment une femme qui a pourtant quitté l'homme avec qui elle avait un moment vécu ne supporte pas l'idée qu'il aime une

autre femme. Elle en devient obsédée, elle mène une enquête affolante, elle imagine, elle se laisse aller à des pensées médiocres et à des gestes déraisonnables. Elle est jalouse. Elle n'a que l'autre en tête. À force de précision, de sincérité sans fard, sans doute, Annie Ernaux atteint ici une sorte d'universel en qui beaucoup, hommes comme femmes, d'ailleurs, se reconnaîtront.

Pierre Pradinas met en scène Romane, son enfant de troupe du Chapeau Rouge depuis neuf spectacles ! L'adaptation est excellente et le spectacle, très soigné. Scénographie, vidéo, lumières, son, tout est sous le signe d'une pensée intelligente et heureuse. Romane Bohringer est accompagnée d'un musicien, Christophe « Disco » Minck, qui intervient en ponctuations pertinentes. Elle-même est une bonne musicienne et, si elle lui laisse la harpe, aussi inattendue que séduisante, elle se mêle parfois des claviers et du « sampling ». Elle est une interprète très fine et nuancée. Elle est la vitalité même. Très belle voix, beau visage, regard intense et malicieux. Pradinas lui demande quelques délires qui lui vont bien et donnent au texte une énergie formidable. Une belle comédienne, une belle personne, Romane. ■

L'Occupation, au Théâtre de l'Œuvre (Paris IX^e), à 19 heures du jeudi au samedi, dimanche 17 h 30. Jusqu'au 2 décembre. Durée: 1h10. Tél. : 01 44 53 88 88.

FIGARO SCOPE

• RESTOS • EXPOS • CINÉMA • THÉÂTRE • MUSIQUE

LE FIGAROSCOPE DU MERCREDI 31 OCTOBRE AU 6 NOVEMBRE 2018

21

UN DERNIER VERRE



PAR AGATHE
MOREAUX
amoreaux@lefigaro.fr

AVEC ROMANE BOHRINGER

Oiseau de nuit

ENTRE SA PIÈCE « L'OCCUPATION », ADAPTÉE DU LIVRE D'ANNIE ERNAUX, ET SON FILM « L'AMOUR FLOU », ÉCRIT AVEC PHILIPPE REBBOT, ROMANE BOHRINGER MÈNE UNE VIE TRÉPIDANTE QUI SE PASSE EN GRANDE PARTIE LA NUIT.



SELVES DE ROMANE BOHRINGER



Qu'est-ce que je vous offre ?

Un double café ! Mon rituel pour gérer l'ascenseur émotionnel qu'est ma vie en ce moment.

Quelle musique pour vous accompagner ?

Ben Mazuet et son très beau titre *Dix ans de nous*. Ça aurait pu être le titre de notre film.

Qu'est-ce qui vous retient (encore) la nuit ?

L'adrénaline du spectacle qui redescend tout doucement. J'ai besoin d'une transition qui se passe généralement autour d'un dîner avec un bon verre de vin.

Le lieu parisien qui vous donne des frissons ?

Le Théâtre de l'Œuvre, dans lequel je joue actuellement. Un endroit charmant dans lequel je me sens protégée. Malgré la peur de jouer, je sens qu'il ne peut rien m'y arriver, que j'y suis à l'abri.

Le lieu parisien qui vous donne des boutons ?

Ma banque ! Toujours synonyme d'angoisse et de punition malgré la gentillesse de mon banquier.

La dernière appli que vous consultez le soir venu ?

Instagram ! Je suis nulle en réseaux sociaux mais j'aime vraiment beaucoup la photographie. L'idée de pouvoir traiter mes photos avec des filtres et les archiver me plaît. Depuis peu, j'utilise mon compte public et suis devenue addict.

En cas de fringale nocturne, direction...

Le Béguin, un petit restaurant à côté du Théâtre de l'Œuvre, j'y vais en sortant de mon spectacle et je prends le plat du jour. Toujours délicieux.

Film ou série avant de dormir ?

Ni l'un ni l'autre ! Les films, je vais les voir au cinéma, quant aux séries, je suis passée complètement à côté du phénomène !

Le rêve que vous aimeriez réaliser ?

Partir en combi Volkswagen avec mes enfants sur les routes mythiques des États-Unis et du Canada.

La question que vous auriez aimé que je vous pose ?

Honnêtement ? Aucune, j'ai besoin d'un guide pour les questions, et je préfère y répondre. ■
Profitez de réservations à prix réduits sur www.ticketac.com

RENDEZ-VOUS DONNÉ AU BAR DE L'HÔTEL INTERCONTINENTAL PARIS LE GRAND (2, RUE SCRIBE, IX^e, TÉL. : 01 40 07 32 32)

INTERCONTINENTAL
PARIS LE GRAND

Le Parisien.fr

Le Parisien
(WEEK-END)
VENDREDI 12 OCTOBRE 2018

40

L'air de rien

Week-End

Les inavouables



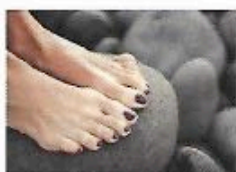
Romane Bohringer

« J'aimais tout dans la cigarette »

Actuellement à l'affiche dans « L'Amour flou » et au théâtre dans « L'Occupation », la comédienne aime l'ivresse... que lui procure sa Carte Bleue.

Propos recueillis par Benoît Franqueballe.

J'avoue, j'aime....



ME RONGER LES ONGLES DE PIEDS

Je le fais depuis toujours. Et après, je les mange ! J'aime le bruit quand je les croque. Ce n'est pas glamour. Je me ronge aussi les ongles des mains. Et mon fils de 7 ans, Raoul, fait pareil. Ça agaça beaucoup mon ex, Philippe Rebbot (acteur et réalisateur, NDLR). L'avantage, c'est que je n'ai pas à les couper.

DÉPENSER COMPULSIVEMENT

Fringues, livres, cadeaux, je ne peux m'empêcher d'acheter. J'ai deux enfants, je devrais être plus responsable. La dernière fois que mon banquier a

augmenté mon découvert, j'ai immédiatement acheté une lithographie de Niki de Saint Phalle à 1 200 euros... J'imagine que je fais ça pour combler mes failles.

PLEURER SUR DES CHANSONS DE CÉLINE DION

Pour son dernier album, Jean-Jacques Goldman lui a écrit *Encore un soir*, une chanson magnifique en hommage à son mari décédé, René Angélil. Ce morceau me fait penser à toutes mes ruptures, à l'absence. Je pleure aussi sur *Pour que tu m'aimes encore*. Je craque pour les chansons d'amour tristes.



J'avoue, je n'aime pas....

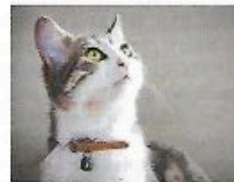
LES GENS BOURRÉS

Ça fait réac de dire ça, mais j'ai une marge de tolérance très mince. En soirée, je me retrouve avec des personnes accrochées à mon bras (elle prend une voix chevrotante, NDLR) : « J'adore ton père depuis que j'ai 16 ans. » Elles mettent vingt-sept heures à dire ce qui devrait prendre trois minutes. Je ne comprends pas qu'elles ne voient pas à quel point elles sont lourdes.

AVOIR ARRÊTÉ DE FUMER

Je sais bien que c'est mauvais pour la santé mais qu'est-ce que c'était bon ! J'ai arrêté pour faire plaisir à ma fille de 9 ans, Rose.

Je regrette tout dans la cigarette : l'odeur, le geste, la chaleur dans la gorge, fumer après l'amour... En plus, j'ai pris dix kilos, et j'ai dû changer tous mes jeans.



LES ANIMAUX DOMESTIQUES

Ça peut paraître méchant, je sais... J'ai grandi avec des bêtes mais, depuis que j'ai des enfants, c'est comme s'il n'y avait plus de place dans mon cœur pour les animaux. Je ne les supporte plus. Pas plus que les gens qui parlent sans cesse de leur hamster ou de leur chien. J'ai un peu honte, car mon père les adore. Il vient de perdre un chat, ça l'a beaucoup peiné.

HEBDOMADAIRE 5 OCTOBRE 2018

ELLE CULTURE

LE
CARNET
CULTURE
DE...

ROMANE BOHRINGER

UN PREMIER FILM, CORÉALISÉ AVEC SON EX, PHILIPPE REBBOT, ET
UN GRAND RÔLE DE FEMME ALIÉNÉE PAR LA JALOUSIE AU
THÉÂTRE* : L'ACTRICE EST SUR TOUS LES FRONTS DE LA PASSION.

PAR CAROLINE SIX



SON EXPO

« "Parce que" et "Souris Calle", à la galerie Perrotin, en octobre. Sur le deuil, l'abandon, la passion et la folie qui en découle, Sophie Calle parvient à être désespérée, spirituelle et sensible à la fois. Son travail me va droit au cœur et me fait toujours pleurer. »



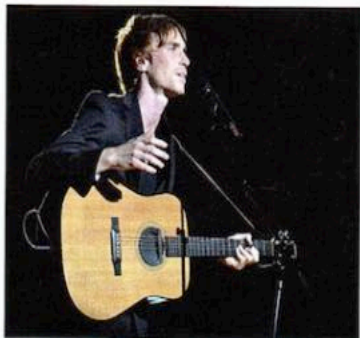
SA SÉRIE

« L'adaptation de "Vernon Subutex", de Virginie Despentes [bientôt sur Canal+], est incontournable. Comment ne pas aimer cette auteure inégalable ? Et deux personnes qui me sont chères y joueront, Céline Sallette et Philippe Rebbot. »



SA PIÈCE

« "Saigon", une saga historique et sentimentale sur le Vietnam, reprise en juin prochain, à l'Odéon. Ça m'a bouleversée. Ma mère est née à Saigon et a été adoptée, c'est son parcours, celui de ceux qui ont tout quitté sans retour possible. Caroline Guiela Nguyen en fait un CinémaScope musical entre Wong Kar-wai et Xavier Dolan. J'ai mis des heures à m'en remettre. »



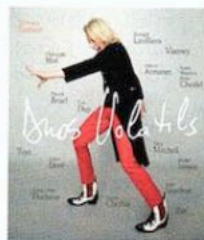
SON CONCERT

« Ben Mazué à l'Olympia, en novembre : un chanteur très gracieux, j'adore sa voix. Son flow et sa maîtrise de la langue sont incroyables. Son album, "La Femme idéale", est une ode féministe à la femme et au couple. Tellement rare ! »



SON LIVRE

« Le recueil "Écrire la vie" m'a aidée à m'imprégner pour mon rôle dans "L'Occupation", d'Annie Ernaux. L'auteure restitue avec animalité, concision et humour l'infiniment intime et singulier pour en faire une histoire universelle. C'est réconfortant de l'avoir dans sa poche. »



SA CHANTEUSE

« J'écoute de la variété, comme Clara Luciani, Fishbach, Juliette Armanet... mais la patronne, c'est Véronique Sanson... C'est le Michael Jackson des grandes romantiques comme moi ! Elle sort un album de duos dont j'ai écouté le titre avec Souchon : je suis toujours conquise. » ■

* « L'AMOUR FLOU », en salle le 10 octobre.
« L'OCCUPATION », mise en scène Pierre Pradinas, jusqu'au 2 décembre, Théâtre de l'Œuvre, Paris-9^e.

ROMANE BOHRINGER COMBLÉE

À l'affiche de *l'Occupation*, d'Annie Ernaux, adapté au théâtre, et du film *l'Amour flou*, qu'elle coréalise avec Philippe Rebbot, Romane Bohringer bouleverse autant qu'elle fait rire.



Cette double actualité est-elle le fait d'un hasard de calendrier ?

C'est une coïncidence. C'est une rentrée particulière pour moi car j'interprète deux facettes très présentes dans mes questionnements. Familiaux d'une part, que je partage dans le film ; et de femme d'autre part, qui ont trouvé un écho dans le texte d'Annie Ernaux. Celui-ci m'a d'ailleurs libéré de nombreuses impasses intérieures.

Aviez-vous lu ce texte avant que Pierre Pradinas vous le soumette ?

Non, je ne connaissais pas Annie Ernaux. C'est mon neuvième spectacle avec Pierre, j'ai tendance à le suivre partout. Quand j'ai lu *l'Occupation*, j'ai été d'abord étonnée qu'il veuille monter l'histoire de cette femme possédée par la jalousie. Puis, j'ai été envoûtée par cette langue. J'ai ensuite lu tout ce qu'elle avait écrit.

L'obsession amoureuse serait-elle plus féminine ?

Je pense que les femmes en parlent plus. Elles aiment partager leurs obsessions avec leurs copines, leurs amis. Les hommes vont moins se confier, c'est plus intime et contenu. Mais j'ai connu des hommes occupés.

Avez-vous aussi été occupée ?

Oui, et c'est pour cela que je suis bouleversée. Il y a eu des moments dans

ma vie où j'ai rencontré des textes qui m'ont sauvée. Je pense, de manière un peu naïve, que la culture éclaire sur le monde. Dans l'obsession, c'est nous-même que nous allons chercher, l'autre n'est pas si responsable. Annie Ernaux a éclairé tout le trajet de la dépossession de soi avec une certaine distance et beaucoup d'humour, ce qui contraste avec un grand nombre d'œuvres d'autofiction.

Un autre point commun avec *l'Amour flou*, votre film autobiographique qui est avant tout une fantaisie burlesque, parfois potache...

Avec Philippe nous n'aimons pas du tout nous exhiber. Quel paradoxe que l'on en soit venu à faire *l'Amour flou* qui raconte notre séparation ! Nous nous sommes vécus comme les personnages d'une fable. Il fallait que ce soit à la hauteur d'une forme d'amusement et de politesse pour que les spectateurs ne soient pas gênés. C'est ce qui permet également à Annie Ernaux d'être aussi analytique et complète sur son sujet. *L'Occupation*, c'est presque l'observation clinique d'un phénomène paranormal.

Propos recueillis par Emmanuelle Dreyfus
L'Occupation, jusqu'au 2 décembre au Théâtre de l'Œuvre, 55, rue de Clichy, 9^e. 01 44 53 88 88. theatredeloivre.com. De 19 à 35 €.

L'Amour flou, de Romane Bohringer, Philippe Rebbot. Sortie le 10 octobre.

Le Journal du Dimanche

DIMANCHE 30 SEPTEMBRE 2018 N°37421

Plaisirs Théâtre



bébé. Alors, oui, peut-être que toute cette énergie que j'ai mise à inventer le « sépartment » vient de là. J'ai attendu trente-six ans pour faire des gamins, je pensais que j'allais passer toute ma vie avec leur père. Le temps que je comprenne que c'était fini, ça a été très douloureux. Il a donc fallu inventer un truc pour que la rupture ne soit pas tout à fait.

Le film est votre histoire vraie mais il n'a rien d'un documentaire, c'est plutôt une farce...

Je me suis toujours servie de mon métier pour me dissimuler plutôt que pour me montrer. Ma passion,

« J'ai disparu des radars du cinéma il y a dix ans mais je m'en fous »

c'est de jouer des textes, et il est étonnant qu'on en soit arrivés à faire ce film autobiographique. Afin que ce ne soit gênant ni pour nous ni pour les enfants, il fallait mettre une distance ludique pour qu'on s'amuse de nos travers, de nos déconvenues, de nos mélancolies. On aime cette phrase de Prévert qui dit « *soyons heureux ne serait-ce que pour montrer l'exemple* ».

Le choix de jouer *L'Occupation*, ce texte sur une femme délaissée par son amoureux, est-il lié ?

Avec Pierre Pradinas, on se connaît bien, on a fait neuf pièces ensemble. Mais ce choix est le sien, et je pense que ce texte parle plus de ses mésaventures d'obsessionnel amoureux que de moi... Mais, oui, la coexistence du film et du spectacle est particulière. Comme si les deux faces les plus vibrantes de ma vie de femme étaient devant moi : la maman et la putain... En répétant le texte d'Annie Ernaux, j'ai éprouvé une fusion. Sa langue m'a illuminée, grandie, sauvée alors que j'étais très malheureuse sentimentalement. Son livre est devenu une sorte de grigri. Les mots des auteurs sont très importants pour moi qui me sens toujours inculte. Le théâtre me rend plus riche, plus heureuse. Je ne peux pas en dire autant du cinéma, qui m'a parfois confrontée à une industrie où la vulgarité ambiante est assez violente, où on se permet de dire d'une actrice qu'elle « *a pris du cul* » ou qu'elle est « *has been* ».

On vous y voit moins. Allez-vous y revenir ?

J'ai disparu des radars du cinéma il y a dix ans mais je m'en fous. Le film existe, il est gratifiant, mais j'ai hâte d'être tranquille dans ma loge et de jouer au théâtre. On m'y propose des projets plus exaltants.

Comment a réagi votre père en voyant votre film ?

Je pense qu'il est très fier de moi car il m'a toujours dit et rabâché que je devais écrire : « *Ne sois pas qu'actrice ! Sois maître de tes projets !* » Il a souvent fallu que je le calme et lui fasse comprendre que je me sens très bien en comédienne, que tout le monde n'était pas comme lui à parler des heures à la radio !

Romane Bohringer

« MOI, LA MAMAN ET LA PUTAIN »

RETOUR Seule en scène dans « *L'Occupation* », la comédienne a réalisé son premier film, une farce sur sa séparation amoureuse

À tout juste 45 ans, Romane Bohringer rayonne. Au Théâtre de l'Œuvre, à Paris, elle démarre ces jours-ci la tournée d'un nouveau spectacle mis en scène par Pierre Pradinas. Elle y défend les mots d'Annie Ernaux dans *L'Occupation*, récit d'une jalousie obsessionnelle en forme de perte et de libération mêlées. Au cinéma, elle sera à l'affiche (le 10 octobre) de *L'Amour flou*, comédie sur le couple coréalisé avec le père de ses deux enfants, Philippe Rebbot. Le film raconte sans détour et avec beaucoup d'humour comment les deux comédiens se sont quittés sans se séparer. Ils en sont ainsi arrivés à emménager l'un derrière à Montreuil dans le vaste appartement moderne où elle nous reçoit, qu'elle appelle le « sépartment ». Et pour cause : l'endroit est constitué de deux logements distincts qui communiquent entre eux par la chambre de leurs enfants ! Rose et Raoul ont ainsi, chaque matin, le choix entre le côté de leur mère et celui de leur père...

Êtes-vous vraiment séparés avec Philippe Rebbot ?

Ben oui, je fais l'amour avec d'autres... Mais c'est vrai que je n'imaginais pas vivre trop éloignée

de Philippe. On sait qu'on a évité la guerre et qu'on a inventé un truc marrant qui préserve nos enfants. J'ai la chance de les embrasser chaque matin, de voir leur père débarquer et les habiller avant que je les emmène à l'école. On n'est pas dans une vision libertaire de notre couple. On ne se sent plus amoureux mais on devient plus que ça. Philippe reste la personne la plus proche de moi, au même titre qu'on peut vivre pas loin de chez ses frères et sœurs, de sa tribu.

Cette situation ne va-t-elle pas vous remettre ensemble ?

On me parle beaucoup des comédies de remariage, mais c'est pas le but ! Philippe ne veut plus se projeter dans un couple. Moi, je ne cache pas que j'aimerais retomber amoureuse, vivre un peu avec quelqu'un d'autre. Là, notre objectif est d'inscrire une entité autour de notre famille. Le film révèle les contours, un peu flous il est vrai, de notre façon de faire.

Cette histoire vous renvoie-t-elle à votre enfance, vous qui avez à peine connu votre mère ?

Ma psy me dit en effet que je suis moi-même fille de séparés. Mais je ne ressens pas ça. Ma mère est partie alors que je n'avais que 9 mois, je n'ai jamais vécu avec elle. La psy me rétorque que je suis zinzin, que j'ai vécu une rupture immense dans la vie d'un

PROPOS RECUEILLIS
PAR ALEXIS CAMPION

L'ÉPOQUE

Romane Bohringer, le diable au corps

THÉÂTRE

En cette rentrée théâtrale, l'événement est incontournable. L'immense comédienne Romane Bohringer, que l'on regrette de ne pas voir plus souvent à l'affiche, brûle les planches sous la direction de Pierre Pradinas. Seule en scène et dans la peau d'une femme dévorée par la jalousie, elle donne vie à l'un des plus beaux livres d'Annie Ernaux, *L'Occupation*. Jamais, un texte n'avait dépeint avec une telle justesse les méandres de cette passion atroce, maléfique et ambivalente saisissant au passage sa part de masochisme et de narcissisme. Au cœur de l'intrigue, une femme se sépare de l'homme qui partageait sa vie. Mais dans l'espoir secret de le retrouver un jour. Jusqu'à ce qu'il tombe amoureux d'une autre et emménage chez celle dont il taira le nom. Sur une scène dépouillée, accompagnée par le multi-instrumentiste Christophe Minck, Romane Bohringer fusionne avec son personnage et livre une performance incandescente, charnelle, d'une rare intensité. Un choc. ▲ I.H.-L.

L'Occupation, d'après Annie Ernaux. Au théâtre de l'Œuvre, Paris (IX^e).

Du 4 octobre au 2 décembre. www.theatredeloivre.com



Au sommet de son art, Romane Bohringer interprète un personnage aux multiples facettes dans cette adaptation de *L'Occupation*, d'Annie Ernaux, à la scénographie dépouillée signée Pierre Pradinas.

Igor Hansen-Love



Supplément Figaro – Cahier N°1 – N° 23098 et 23099 des 16 et 17 novembre 2018

QUARTIERS LIBRES // SPECTACLES



LE THÉÂTRE
DE PHILIPPE TESSON

LA JALOUSIE, CETTE NÉVROSE

Dans « *L'Occupation* », Romane Bohringer répond à la question :
jusqu'à quelle obsession hystérique peut conduire la jalousie ?

On a peut-être lu un tout petit livre d'Annie Ernaux : *L'Occupation*, paru en 2002. C'est la confession d'une femme encore jeune qui tombe dans une jalousie malade après que son amant l'a quittée pour une autre. Alors elle ne va cesser d'être obsédée par l'existence de cette dernière, « *comme si elle était entrée en moi* ». Cette « occupation » exclusive provoque chez elle une souffrance intolérable. Un livre bien dans la manière pointue de l'auteur. On ne s'étonne pas qu'il ait emballé Romane Bohringer, qui est une brûlure vivante, abrupte et tendre à la fois, faite pour le bonheur tragique. Elle a pris possession de ce texte et en fait une récitation formidable de justesse, pleine de sentiment mais hors de toute emphase, sensuelle et même par moments sauvage, adorable et drôle en même temps, ce qui est un comble s'agissant d'un cas de figure proche du cas clinique.

Car nous devons avouer que nonobstant la qualité de l'œuvre, la névrose décrite ne nous a pas franchement bouleversé. Il nous a semblé difficile de compatir à la douleur de cette femme plus intéressée, semble-t-il, par l'analyse de sa propre pathologie qu'elle n'est frappée par l'épreuve sentimentale qu'elle subit. On peut douter qu'elle ait aimé son amant avec une intensité égale à la jalousie qu'elle conçoit après leur séparation. Le mot amour ne figure à aucun moment dans sa pathétique

**Romane Bohringer
est formidable
de justesse**

confession. Elle a cet aveu terrible visant sa rivale : « *Ma souffrance au fond, c'était de ne pas pouvoir la tuer !* » Bref, le monstre froid ne serait-il pas finalement l'auteur, en tout cas sa douloureuse héroïne ? Mais tout ceci n'est pas très grave. Nous ne cherchons ici qu'à taquiner Annie Ernaux. Après tout, Jean-Jacques Rousseau l'avait dit avant elle : « *L'amant hait bien plus ses rivaux qu'il n'aime sa maîtresse.* » L'essentiel est qu'on ait ici un texte et un spectacle charmants. On se réjouira de l'entente entre Romane Bohringer et son metteur en scène

Pierre Pradinas, et de l'accompagnement musical très inventif de Christophe « Disco » Minck.

Une autre confession, plus personnelle celle-ci, car le héros de la pièce, l'auteur et l'acteur ne font qu'un : il s'agit de Jean-François Derecet du *Jour où j'ai appris que j'étais juif*. Ce délicieux enfant de la balle a découvert à 10 ans qu'il était le fils d'exilés polonais juifs. Il raconte dans un roman avec une tendresse, un humour, une innocence infinis, comment, grâce à sa famille et à ses amis, il s'y est fait, comment il a marié ses racines juives et ses ailes françaises. Son vieux et célèbre copain Georges Lavaudant l'a mis en scène dans un spectacle touchant, gai et mélancolique (*Petit Montparnasse*, 01.43.22.77.74).

L'Occupation, d'Annie Ernaux. Mise en scène de Pierre Pradinas. Avec Romane Bohringer. Théâtre de L'Œuvre (01.44.53.88.88).



SCÈNES

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

S'attaquant à une adaptation du récit à la première personne d'Annie Ernaux *L'Occupation*, Pierre Pradinas surcharge au contraire sa mise en scène d'effets superflus, vidéo ou accompagnement musical... Car dans ce portrait d'une amante jalouse – qui a pourtant décidé elle-même de quitter un compagnon ennuyeux – obsédée, hantée, « occupée » par sa nouvelle rivale, Romane Bohringer est magnifique de sincérité. Elle incarne à merveille la hantise de l'abandon et la quête éperdue de qui a pu la remplacer. Jusqu'à en être changée elle-même, et pas forcément en mal. La comédienne s'agrippe à son personnage et lui fait dégorger sa folie, sa détresse, sa solitude. Son jeu rayonne de vitalité, de malheur et de bonheur conjugués. Si simplement vrai ●

L'Occupation

Monologue

en musique

D'après

Annie Ernaux

| 1h10 | Mise en

scène Pierre

Pradinas. Jusqu'au

2 déc., Théâtre de

l'Œuvre, Paris 9^e.

Tél.: 01 44 53 88 88.

scènes

29

affaires culturelles

Textes : Myriem Hajoui



© Martin Stiens

affaires de la jalousie

L'Occupation

Pierre Pradinas et Romane Bohringer (son enfant de troupe du Chapeau rouge et meilleur atout depuis neuf ans) ont opté pour ce portrait de femme signé Annie Ernaux, plume fine et décapante de la littérature française contemporaine. Ou comment une quadra ne supporte pas l'idée que W – l'homme qu'elle a quitté sans états d'âme – s'éprenne d'une autre dont il cache l'identité. Une jalousie obsessionnelle l'anime alors et l'existence de la nouvelle compagne de W envahit la sienne. La voilà hantée jour et nuit, "occupée" corps et âme au double sens du terme puisqu'elle n'aura de cesse de mener une enquête visant à tout connaître de cette rivale sans visage. Au point de « ne plus penser qu'à travers elle », de décrire par le menu ses égarements (recherches tortueuses et interminables sur internet, coups de fil anonymes...) et

cette déraison qui l'entraîne si loin d'elle-même, pleurnichant sur "I will survive" de Gloria Gaynor, délirant sur une chanson grivoise. Comment rompre ce maléfice ? Incandescente, Romane Bohringer fait magnifiquement entendre cette partition haletante, acide et drolatique. Virevoltant dans le (sobre) dispositif scénique cosigné par Orazio avec Trotta et Simon Pradinas, la comédienne restitue toutes les nuances de cet "accaparement" quasi psychotique et instaure un joli dialogue avec Christophe "disco" Minck, très occupé, lui, avec ses instruments (petit piano droit, harpe, guitare, synthétiseur). La voir danser sous le volcan de la jalousie, s'amuser avec le sampling ou les claviers, dopée par les sons du musicien, est jubilatoire. Mais pourquoi Pradinas a-t-il cru bon d'appuyer ses effets avec des images vidéo superflues ? C'est son seul péché, vite effacé par la beauté convulsive de ce spectacle dynamité par Romane Bohringer.

Jusqu'au 2 décembre, du jeudi au samedi à 19 h.
Dimanche à 17 h 30. Théâtre de l'Œuvre, 55, rue de Clichy, 9^e, M^o Place de Clichy. Places : 19 €-35 €.

THÉÂTRE

« L'OCCUPATION » **Tête vide, esprit saturé**

par Pierre FRANÇOIS

« La jalousie, c'est le monstre aux yeux verts qui produit l'aliment dont il se nourrit » écrit Shakespeare dans *Macbeth*. Romane Bohringer le montre d'une façon extraordinaire à partir du texte riche d'Annie Ernaux.



**Un texte
particulièrement fort**

C'EST UNE PIÈCE sur la jalousie féminine. Tellement bien jouée qu'elle risque de provoquer une catharsis chez celles qui sont affligées de cette maladie. Romane Bohringer y est impériale tant elle fait croire à toutes les variations d'humeur de cette femme qui, après avoir quitté son conjoint, ne supporte pas de ne plus pouvoir lui rendre visite chez lui, de devoir ne lui téléphoner que sur son portable, de ne le voir que dans des cafés, d'apprendre qu'il déménage chez une autre dont, La progression de cette obsession possessive est très bien montrée. Au fur et à mesure qu'elle envisage des manœuvres plus audacieuses pour se renseigner – tout en étant consciente que ce faisant elle entame sa dignité – on se demande si elle va passer à l'action. La comédienne parvient à susciter cet élan d'empathie, voire de pitié (« J'étais le squat d'une femme que je n'avais jamais vue »), mêlées de désapprobation chez le spectateur. Son talent est tellement exceptionnel que même les mots les plus crus ne sont jamais vulgaires. Les rires, fréquents et plutôt féminins, sonnent parfois un peu faux : c'est qu'on est là sur un territoire sensible (la jalousie masculine, tout aussi réelle, mais s'exprimant autrement, les hommes se sentent moins concernés). Comme le dit une spectatrice à la sortie, c'est là une pièce écrite par une femme et pour des femmes. Mais pas seulement, car le talent de la comédienne, sa présence, sa sincérité, sont tels qu'elle hypnotise le public, au point que la vidéo n'est pas utile et que la musique ne l'est que parfois.

Ce qui ne gâte rien, le texte est particulièrement fort. Il évoque un projet nouveau à chaque minute et, ce faisant, rend compte à la fois du désarroi et de la fécondité de l'imagination de la victime (d'elle-même). Il analyse la psychologie du personnage de façon profonde, on entend par exemple que « la catharsis ne profite qu'à ceux qui sont indemnes de passion ». Vaste programme, comme aurait dit quelqu'un... ■

L'Occupation, d'après Annie Ernaux. Avec Romane Bohringer, Christophe « Disco » Minck (à la musique). Mise en scène : Pierre Pradinas. Du jeudi au samedi (19h), dimanche (17h30) jusqu'au 2 décembre au Théâtre de l'Œuvre, 55, rue de Clichy, 75009 Paris, tél. : 01.44.53.88.88, www.theatredeloivre.fr

LE
GUIDE
CULTUREL
DU
GRAND
PARIS

Télérama

| Sortir

Supplément n°3588
Hebdomadaire du 23 octobre 2018

L'Occupation

D'après Annie Ernaux, mise en scène de Pierre Pradinas. Durée : 1h30. Jusqu'au 2 déc., 19h (du jeu. au sam.), 17h30 (dim.), Théâtre de l'Œuvre, 55, rue de Clichy, 9^e, 01 44 53 88 88. (19-35€).

T C'est un spectacle qui aurait pu être formidable si la mise en scène avait fait confiance à la subtilité du texte d'Annie Ernaux et à la personnalité de la comédienne qui l'incarne. Romane Bohringer a du tempérament, de l'énergie et de l'humour. Elle porte sur ses épaules l'histoire de son héroïne, une femme rongée par la jalousie, que sa rivale obsède au point de « l'occuper » corps et âme. Romane Bohringer fait tout entendre : la déraison de la narratrice, son cynisme,

sa lucidité et l'autodérision qu'elle sait, aussi, manifester. Pourquoi parasiter son jeu avec des images vidéo si peu inspirées qu'elles en deviennent irregardables. La paraphrase permanente opérée par ces images filmées et celle aussi d'une musique jouée en direct sur la scène étouffent ce qu'on entend. C'est d'autant plus exaspérant qu'on comprend, en écoutant les mots proférés, à quel point le théâtre est inscrit dans ce texte pourtant littéraire.

Joëlle Gayot

la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

THÉÂTRE - CRITIQUE

L'Occupation

D'ANNIE ERNAUX / MES PIERRE
PRADINAS

Publié le 21 octobre 2018 - N° 270

Romane Bohringer, magnétique, éblouissante et follement inspirée, interprète avec un talent jubilatoire le texte dans lequel Annie Ernaux dissèque les affres de la jalousie. Remarquable !

Il y a bien des ressemblances entre les carrières et les personnalités de Romane Bohringer et d'Annie Ernaux : un talent précoce, une grâce sans afféterie, une discrétion pudique, une rare rigueur professionnelle et morale et une authenticité qui les rendent immédiatement sympathiques. Leur rencontre autour du texte que met en scène Pierre Pradinas semble évidente, et les mots de l'écrivain, à la blondeur réservée, sonnent avec justesse quand ils sont dits par cette actrice athlétique et bouillonnante qui révèle, par son énergie sidérante, leur force, leur humour et leur incroyable précision. L'histoire est apparemment simple, comme souvent chez Annie Ernaux : Pierre Pradinas prend le parti de la mettre en scène avec une économie semblable à celle que choisit sa créatrice pour la raconter. Une femme aime un homme, le quitte, mais supporte mal qu'il la remplace par une autre dont il lui cache le nom. A partir des quelques éléments glanés au fil des confessions de l'ancien amant (la concurrente amoureuse a quarante-sept ans, elle enseigne à l'université, elle habite avenue Rapp), l'héroïne tisse les rets d'une jalousie obsessionnelle, dans laquelle s'abîme son esprit.

De la confession à l'œuvre

Par son corps, sa voix, ses gestes, ses déplacements, Romane Bohringer exprime les effets taraudants de « l'occupation » subie par son personnage. Mais elle parvient surtout, avec un art consommé de la distanciation, à révéler l'ironie caustique et l'humour hilarant dont fait preuve cette femme, qui explore ses affects en même temps qu'elle les vit. La comédienne rend ainsi un remarquable hommage à ce qui constitue un des intérêts majeurs de l'écriture d'Annie Ernaux, brillante sociologue et remarquable ethnologue de la vie moderne. « *Les chagrins, quels qu'ils soient, deviennent supportables si on les met en récit ou si l'on en tire une histoire* », disait Karen Blixen. La traversée littéraire et théâtrale qu'entreprend Romane Bohringer le prouve avec un éclatant talent : elle semble non pas révéler un aveu – ce qui serait platement sordide – mais une œuvre, offrant une dimension universelle à ce qu'elle raconte. Elle conduit ainsi le spectateur conquis au plaisir de la complicité dans le rire et de l'empathie dans la souffrance. Accompagnée par Christophe « Disco » Minck (à la harpe, au synthétiseur et au piano) ainsi que par les images intelligemment suggestives de Simon Pradinas, Romane Bohringer irradie de force, d'intelligence et de grâce dans ce spectacle très beau et très réussi.

Catherine Robert

TRANSFUCE

Choisissez le camp de la culture

L'obsession

Quand Romane Bohringer se met dans la peau d'une femme rongée par la jalousie, c'est le poignant

L'Occupation d'après Annie Ernaux. OLIVIER FRÉGAVILLE-GRATIAN D'AMORE

Tout d'abord, il y a un texte puissant qui décortique avec minutie les mécanismes d'une possession amoureuse. Le ton est vif. Le style est clinique presque lapidaire. Il conte l'histoire d'une obsession, d'un désenchantement. Annie Ernaux a un peu plus de 40 ans quand elle écrit ce roman un brin autobiographique. Elle vient de quitter son jeune amant W., après six ans de vie commune. Si sexuellement tout va bien, pour le reste c'est la routine. Elle ne regrette rien, d'autant qu'ils sont toujours amis. Tout se gâte, le jour où il lui annonce qu'il va habiter chez une femme de 47 ans. Tout s'écroule. Une autre a pris sa place dans le lit et le cœur de W., ainsi que dans son corps à elle, étrangement. Insidieusement, cette femme, cette inconnue, s'est installée en elle. Cette obsession viscérale, cette jalousie compulsive

devient le sel de sa vie. Seule l'écriture finit par calmer cette possession qui la ronge.

Puis, il y a une comédienne, la troublante et charnelle Romane Bohringer. Avec gourmandise, espièglerie, elle s'empare des maux de l'auteur. Elle les fait siens, leur donne une profondeur, une intensité qui frôle la folie, l'aliénation. Habitée par la beauté brute et simple de l'écriture d'Annie Ernaux, elle devient par tous les pores de sa peau cet être fiévreux, enragé, possédé. Portée par la mise en scène foisonnante de Pierre Pradinas, avec vidéos de Simon Pradinas et musique de l'excellent Christophe « Disco » Minck soulignant l'état émotionnel de la narratrice, très présente sur le plateau de l'Oeuvre, l'artiste livre une vibrante interprétation, qui saisit le spectateur en le renvoyant à ses propres obsessions.

L'OCCUPATION

d'après Annie Ernaux.
Mise en scène Pierre Pradinas. Interprétation Romane Bohringer.
Théâtre de l'Oeuvre.
Jusqu'au 2 décembre.
www.theatredeloeuvre.fr

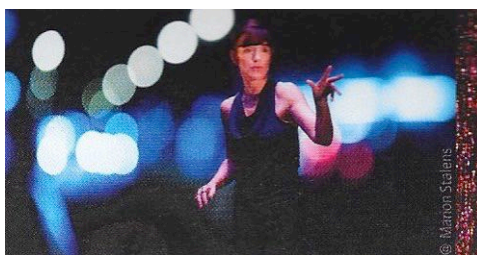


Théâtral

magazine

L'actualité du théâtre

novembre - décembre 2018



■ L'Occupation

[Une bête de scène]

d'après un texte d'Annie Ernaux, mise en scène Pierre Pradinas, avec Romane Bohringer et Christophe "Disco" Minck.

**Théâtre de l'Oeuvre, 55 rue de Clichy
75009 Paris, 01 44 53 88 88, jusqu'au
2/12**

Dans une confession franche et parfois crue, une femme nous décrit les affres de la jalousie qui l'ont dévorée pendant six mois. Six mois d'occupation de son esprit et même de son corps par une autre femme, la nouvelle femme de l'homme qu'elle a aimé et qu'elle aime encore.

Le texte d'Annie Ernaux est extrêmement bien écrit, chaque phrase sonne juste, chaque confidence vient résonner à l'endroit d'un vécu commun à tous les êtres. La rupture, comme le deuil entraînent la perte de l'identité du couple que l'on formait avec l'autre et il faut se retrouver... Dans cette épreuve, Romane Bohringer excelle. Seule en scène, elle porte ce texte comme si c'était le sien, sincère, touchante, elle crie, chante, tournoie. On savait que c'était une excellente comédienne, maintenant on sait aussi que c'est une bête de scène.

Hélène Chevrier

*(Voir aussi l'interview
de Gilles Costaz p. 8)*

L'avant-scène théâtre

1^{er} janvier 2019 – N°

Pièces à l'affiche

L'Occupation

D'après le texte d'Annie Ernaux / Pierre Pradinas

L'obsession d'une rivale



Romane Bohringer dans *L'Occupation*, d'après Annie Ernaux, mise en scène par Pierre Pradinas au Théâtre de l'Europe.
© Marion Stalens

Avec un beau culot, Annie Ernaux a appelé ce récit *L'Occupation*, sachant que bien des lecteurs penseraient à la période où la France était sous la domination d'une puissance étrangère. Or il s'agit d'une toute autre invasion, celle d'un cerveau saisi et rendu malade par une idée fixe. L'héroïne est une femme de 40 ans, que vient de quitter, brusquement, son compagnon, après cinq ans d'une liaison heureuse. C'est elle qui va être « occupée ». Elle ne va penser qu'à la femme qui l'a remplacée dans la vie de cet homme. Qui est-elle ? Comment vit-elle ? Où habite-t-elle ? Pourquoi cette femme a-t-elle été préférée ? Quels sont ses gestes, ses goûts, sa façon d'aimer ? La femme abandonnée se pose d'autant plus de questions que l'ancien amant ne révèle rien, ne répond à aucune question précédente. Elle construit toutes sortes de versions – on sait juste que la rivale appartient au milieu culturel : elle est professeur ou écrivain – et erre dans Paris à la recherche de traces impossibles à relever.

Annie Ernaux voit souvent ses textes portés au théâtre. Ils le sont de façon littéraire, sauf, peut-être, *Les Années* mises en scène par Jeanne Champagne. Rien que cette saison, on aura noté que Marianne Basler transpose et joue *L'Autre Fille* et Judith Henry porte à la scène

Mémoire de fille. Pierre Pradinas ne joue pas du tout la carte du récit ou du murmure théâtral. Il bâtit autour de son interprète un univers et un déroulement musical et chaotique. Avec l'actrice est en scène Christophe Disco Minck, qui dispose de plusieurs instruments et libère une musique rythmée comme des battements de cœur. Romane Bohringer, le buste dans une soie bleue, les jambes moulées par un pantalon sombre, s'approprie le drame de la femme délaissée dans un désarroi qui s'appuie, curieusement, sur une folle énergie. Parlant à voix nue ou dans un micro, elle interprète une blessée qui tangué, se noie, renaît et revit. Il y a dans la mise en scène et l'interprétation une énorme part de création, comme entre une photo de Marilyn et un tableau de Warhol. Tout est dans le respect et l'exaltation de l'œuvre originale, mais l'objet théâtral n'est pas dupliqué. Il est réinventé. À l'intérieur du coloriage et des lignes changeantes dessinées par Pradinas, Romane Bohringer, douce et athlétique, secrète et pugnace, atteint à un palier de jeu encore supérieur à celle qu'elle pouvait être dans les pièces de Gabor Rassov ou *La Cantatrice chauve*. Elle est un feu qui couve et ne cesse d'attiser ses braises et ses flammes.

Gilles Costaz

Spectacle en tournée.

Romane Bohringer : «J'ai peur de l'abandon»

🏠 > La Parisienne > News > People | Sylvain Merle | 10 octobre 2018, 7h45 | MAJ : 10 octobre 2018, 15h51 | [f](#) [t](#) [m](#) 1

À 45 ans, la comédienne vient de réaliser son premier film, « L'Amour flou », en salle ce mercredi.

Elle se confie pour l'occasion sur sa vie professionnelle et personnelle qui a servi de base à son long-métrage.

Dans son premier et très réussi long-métrage, « L'amour flou », Romane Bohringer se livre comme jamais, dévoilant avec une grande fraîcheur combien sa séparation avec Philippe Rebbot - qui coréalise le film - a été adoucie par leur « sépartment », deux appartements réunis par la chambre de leurs enfants Rose et Raoul, 9 et 7 ans. La séparation sans séparation, ils l'ont fabriquée et la montrent dans cette autofiction qui réunit leurs propres familles.

Rencontre avec une comédienne sans fard qui se livre tout autant dans « L'Occupation », puissant texte d'Annie Ernaux qu'elle porte brillamment au théâtre de l'Œuvre dans une mise en scène de Pierre Pradinas.

Comment va votre vie peu et pas commune avec Philippe ?

ROMANE BOHRINGER. Bien. On ne voulait pas être séparés des enfants, nous les voyons matin et soir. Avec Philippe, nous ne sommes plus ensemble, chacun peut vivre sa vie et on s'entend mieux que jamais. C'est un projet de vie extraordinaire, on a inventé et fabriqué notre rêve, comme un petit paradis gagné.

Vous avez construit sur une séparation.

Oui, mais le film élude un peu la partie douloureuse... Dans mon idéal, rien ne pouvait me séparer du père de mes enfants, mais on n'était plus amoureux. Tout s'effondrait, j'ai beaucoup pleuré. On ne pouvait plus se supporter, mais sans pouvoir accepter l'idée de rupture. Dès qu'on était avec les enfants c'était joyeux, notre névrose c'était de nous retirer ça à nous-mêmes... (NDLR : Philippe Rebbot apparaît alors à la porte. « Ça va beauté, tu ne dis pas trop de bêtises ? Je peux te piquer ta carte bleue ? » lance-t-il avant de disparaître).

Ce « sépartment » vous a sauvés ?

Oui ! Cette idée de « sépartment » a jailli et a tout adouci, transformant la mélancolie et la tristesse en joie. On partait de la maison, mais ensemble et dans la même direction. Ce film n'est pas un mode d'emploi, bien sûr, une séparation est un tsunami après lequel il faut tout reconstruire et chacun fait comme il peut, nous on a fait avec notre névrose...

Y a-t-il la place pour un autre amour dans ce schéma ?

Ce n'est de toute façon pas évident pour une femme avec deux enfants et un travail, alors ça ne change rien au fond. Voilà, en amour, j'arrive avec deux enfants et leur père pas loin, il faut trouver celui qui fera partie de cette tribu... J'aime désormais Philippe d'une façon dénuée de ce qui peut rendre jaloux, il sera à vie le père de mes enfants, mais il y a beaucoup à construire avec d'autres. J'ai assez d'amour.

Pourquoi un film ?

Notre projet a ému et questionné, on s'est beaucoup marré à imaginer la vie d'après, y compris amoureuse. Un jour dans un éclat de rire quelqu'un a lancé « C'est fou votre truc, faut en faire un film ». J'ai eu un flash, l'intime conviction qu'une fable allait se raconter dont nous serions les personnages. Et que ce serait un film très personnel, mais aussi universel. Une sorte de manifeste pour la douceur. Dans ce monde effrayant, c'était comme immortaliser un geste d'amour lumineux et léger.

Avec vos propres familles...

Qui ont accepté d'emblée, nous avions l'idée que le plus intime serait aussi le plus universel, que toutes les familles se ressemblent quand elles sont touchées.

N'y a-t-il pas une certaine impudeur ?

Je suis paradoxalement très pudique et tout ce qui m'a dérangé a été coupé... Les gens qui voient le film nous disent avoir l'impression d'être totalement intimes avec nous sans jamais être gênés. La légèreté de ton y fait beaucoup. Elle a été induite par nos enfants, ils devaient pouvoir regarder le film qu'ils adorent.

Que dit votre psy de cet appartement ?

Je pense qu'elle dirait que c'est étonnant, que cela témoigne de ma peur de l'abandon et que je me suis débrouillée pour qu'il n'y ait pas de rupture dans la séparation afin que personne ne se sente abandonné.

Un film et un seul-en-scène, « L'Occupation »*, autour de la séparation, est-ce un hasard ?

Un hasard total, mais en y réfléchissant, c'est assez beau, ce sont comme deux parties de mon être, ma vie de maman et sur scène ce texte sur l'intimité sentimentale d'une femme de mon âge. C'est étonnant et beau.

Dans ce spectacle, vous incarnez une femme obsessionnellement jalouse. Vous l'êtes, vous ?

J'ai cette peur de l'abandon qui peut vite mener à la jalousie, parce qu'on se dit que quelqu'un va prendre notre place, mais j'y travaille. Et ça va mieux depuis que je suis mère de famille.

Vous vous êtes retrouvée dans les mots d'Annie Ernaux, l'auteure de « L'Occupation » ?

Oui, c'est extraordinaire de trouver dans un livre les mots pour dire ce que vous vivez. D'un coup, quelqu'un vous accompagne, vous comprend. Annie Ernaux dit « je », mais parle de nous, elle m'a éclairé sur nombre de choses, douloureuses ou non, la séparation, l'amour, être une femme de cet âge, ressentir l'abandon, la débâcle amoureuse...

Vous prenez le relais de votre père au théâtre de l'Œuvre, vous reverra-t-on ensemble sur scène ?

J'aimerais. On a mis vingt ans pour le faire (NDLR : « J'avais un beau ballon rouge »), on voulait un projet unique, alors il faudra trouver le bon texte, pas le prétexte. Même s'il est en forme, le temps passe vite et je sais combien il est heureux de jouer, je pense souvent à lui en lisant des textes, j'aimerais le mettre en scène aussi... Ce serait dommage de ne pas le refaire. On va le faire, je crois.

Propos recueillis par **Sylvain Merle**

AVANT-PREMIÈRE **Romane Bohringer, sa majesté des planches**

Par Armelle Héliot | Mis à jour le 09/10/2018 à 21:05 / Publié le 09/10/2018 à 19:13

Alors que son film « L'Amour flou » sort sur les écrans, la comédienne déploie son talent sur scène dans une adaptation rock'n'roll de « L'Occupation » d'Annie Ernaux.

On n'a jamais oublié la toute jeune fille qui débutait dans *La Tempête de Shakespeare*, mise en scène par Peter Brook aux Bouffes du Nord. On n'a jamais oublié la déchirante Juliette qu'elle incarna sous la direction de Hans-Peter Cloos, dans *Roméo et Juliette*, ni la bouleversante Laura de *La Ménagerie de verre*, avec Irina Brook, ni l'extraordinaire *Face de cuillère* de Lee Hall. On n'a pas oublié son compagnonnage avec son griot de père, Richard Bohringer, dans *J'avais un beau ballon rouge*, notamment. Romane Bohringer est une artiste aussi discrète que délicate, aussi audacieuse que profonde.

Alors que le premier film qu'elle a coréalisé avec son ex-mari, Philippe Rebbot, est sorti hier sur les écrans, un film au très joli titre, *L'Amour flou*, elle est en scène au Théâtre de l'Œuvre, avec un texte franc, acide, drôle, d'Annie Ernaux. *L'Occupation* (Gallimard) est presque une histoire d'envoûtement. Une histoire de jalousie : ou comment une femme qui a pourtant quitté l'homme avec qui elle avait un moment vécu ne supporte pas l'idée qu'il aime une autre femme. Elle en devient obsédée, elle mène une enquête affolante, elle imagine, elle se laisse aller à des pensées médiocres et à des gestes déraisonnables. Elle est jalouse. Elle n'a que l'autre en tête. À force de précision, de sincérité sans fard, sans doute, Annie Ernaux atteint ici une sorte d'universel en qui beaucoup, hommes comme femmes, d'ailleurs, se reconnaîtront.

Pierre Pradinas met en scène Romane, son enfant de troupe du Chapeau Rouge depuis neuf spectacles ! L'adaptation est excellente et le spectacle, très soigné. Scénographie, vidéo, lumières, son, tout est sous le signe d'une pensée intelligente et heureuse. Romane Bohringer est accompagnée d'un musicien, Christophe «Disco» Minck, qui intervient en ponctuations pertinentes. Elle-même est une bonne musicienne et, si elle lui laisse la harpe, aussi inattendue que séduisante, elle se mêle parfois des claviers et du «sampling». Elle est une interprète très fine et nuancée. Elle est la vitalité même. Très belle voix, beau visage, regard intense et malicieux. Pradinas lui demande quelques délires qui lui vont bien et donnent au texte une énergie formidable. Une belle comédienne, une belle personne, Romane.

Armelle Héliot

Spectacles: Romane Bohringer, Thomas Jolly et Antoine Rault

publié le 09/10/2018 à 17:00

Un seul en scène incarné, une pièce de jeunesse et un duo d'acteurs de génie. Les recommandations théâtre de L'Express.

L'Occupation

La note de L'Express : 16/20

Seule en scène. Ou presque. Un musicien l'accompagne, quelques instruments, quelques images animées (inutiles celles-là). Romane Bohringer se révèle enfin. Magnifique, dansante, dure, aimante, énervée, jalouse. Jalouse, surtout. *L'Occupation*, texte d'Annie Ernaux que la comédienne joue sur scène, raconte une femme de 40 ans toute entière obsédée par celle qui l'a remplacée dans les bras de W.

Si on retrouve évidemment la sobriété et la justesse du style d'Annie Ernaux, Romane Bohringer lui apporte une force singulière. Tout le monde connaît l'actrice mais on ne sait trop pourquoi - les rôles, la vie, l'amour, les vaches -, elle avait un peu déserté le devant de la scène après l'avoir pleinement occupée dans les 1990/2000. On peut l'applaudir au cinéma dans *L'amour flou*, beau film personnel sur la tendresse et le couple, on peut surtout venir l'écouter, la voir, quasi la toucher ici. Elle prend l'espace à bras-le-corps, espace mental, espace physique, qu'elle nourrit des mots d'une autre devenus les siens. Romane Bohringer a une voix, un ton, une façon d'articuler, de jouer des intonations. A ses côtés, Christophe "disco" Minck joue de la harpe, de la guitare, du clavier, dont les notes viennent ponctuer ou libérer la parole ; la complémentarité est parfaite, parfois même surprenante. Surtout, Romane Bohringer prend son temps. Comme un luxe qu'elle s'accorde. Le texte avance sans répit, peinture sombre d'une névrose, et pourtant la comédienne le fait respirer, vibrer, vivre. Elle l'incarne tout simplement. Du grand art.

Eric Libiot

THÉÂTRES | ÉCRITURES

FRICTIONS

REVUE EN LIGNE

lundi 22 octobre 2018

Passion, dernier acte

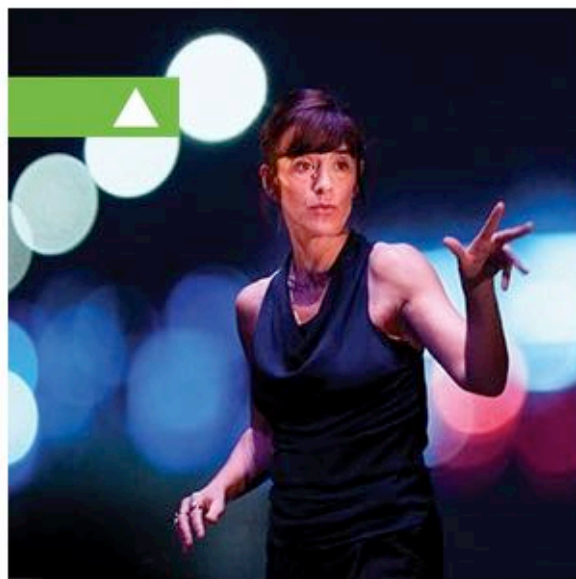
L'Occupation d'après Annie Ernaux. Mise en scène de Pierre Pradinas.

Si, à ma connaissance, Annie Ernaux n'a jamais directement œuvré pour le théâtre, en revanche ses écrits suscitent de plus en plus d'intérêt auprès des metteurs en scène et de leurs interprètes. En la matière Jeanne Champagne fait figure de pionnière depuis des années au point qu'une véritable complicité s'est nouée entre les deux femmes. On se souvient encore, notamment, de son travail évoquant une *Passion simple* (celle d'une femme pour son amant). D'une certaine manière *L'Occupation* mise en scène par Pierre Pradinas en est comme la suite (et la fin) ; c'est l'ultime chapitre de *Passion simple*, même si elle a fait l'objet d'une publication particulière. Finement interprété par Romane Bohringer soutenue par le musicien Christophe « Disco » Minck, le texte raconte de manière directe, comme toujours chez Annie Ernaux, la « passion » détournée d'une femme au mitan de sa vie pour son amant qu'elle vient de quitter. Douloureuse séparation ? Elle le devient inéluctablement dès lors qu'elle apprend que l'homme fréquente désormais une autre femme. Commence alors le cycle d'une autre « passion », détournée celle-là, celle de la jalousie. Cette « autre », inconnue, vient la hanter, habiter ses jours et ses nuits ; la voilà totalement « occupée », corps et âme a-t-on envie d'ajouter. Dans la volonté suprême de l'envisager, de la dévisager, de lui donner corps. Un récit aux mots simples et ciselés dont s'empare avec une sorte de froide jouissance Romane Bohringer qui joue en virtuose de la gamme de tous les sentiments qui la traversent. L'occupation c'est le passage obligé, la dernière étape ou l'ultime sursaut avant la définitive séparation d'avec l'être autrefois aimé. Il y a là comme quelque chose de l'ordre d'une beauté simple. C'est suffisamment rare pour être noté ; l'écriture d'Annie Ernaux offre cette opportunité. Romane Bohringer sous la direction de Pierre Pradinas lui rend justice.

Jean-Pierre Han

L'OCCUPATION - Une bête de scène

Dans une confession franche et parfois crue, une femme nous décrit les affres de la jalousie qui l'ont dévorée pendant six mois. Six mois d'occupation de son esprit et même de son corps par une autre femme, la nouvelle femme de l'homme qu'elle a aimé et qu'elle aime encore. Le texte d'Annie Ernaux est extrêmement bien écrit, chaque phrase sonne juste, chaque confidence vient résonner à l'endroit d'un vécu commun à tous les êtres. La rupture, comme le deuil entraînent la perte de l'identité du couple que l'on formait avec l'autre et il faut se retrouver... Dans cette épreuve, Romane Bohringer excelle. Seule en scène, elle porte ce texte comme si c'était le sien, sincère, touchante, elle crie, chante, tournoie. On savait que c'était une excellente comédienne, maintenant on sait aussi que c'est une bête de scène.



Hélène Chevrier

***L'Occupation**, d'après un texte d'Annie Ernaux, mise en scène Pierre Pradinas, avec Romane Bohringer et Christophe "Disco" Minck.*

*Théâtre de l'Oeuvre, 55 rue de Clichy 75009 Paris, 01 44 53 88 88
jusqu'au 2 décembre*



L'occupation

Malgré son titre, cette pièce ne parle absolument pas de la seconde guerre mondiale. Elle évoque néanmoins un conflit bien réel : celui d'**une femme de quarante ans rongée par la jalousie**. Alors qu'elle vient de quitter son amant, cette femme apprend qu'il l'a déjà remplacée par une autre... Mais **qui est donc cette nouvelle maîtresse** qui vit bourgeoisement dans le 7e arrondissement et se permet, de surcroît, d'être plus âgée qu'elle ? **Pas à pas, cette rivale va « occuper » la totalité de ses pensées** au point qu'elle va mettre tout en œuvre pour tenter de lui attribuer un visage. Mais, à bien y réfléchir, le doit-elle vraiment ?...

Quand la jalousie vous ronge...

Tiré du livre d'Annie Ernaux (Prix Renaudot 1984), ce monologue se déploie comme une confession aussi désespérée qu'ironique. Interprété avec beaucoup d'authenticité par Romane Bohringer, il expose avec précision toutes les pensées intimes de la narratrice qui transforme sa rivale en une figure obsessionnelle. **Qu'a-t-elle donc de plus qu'elle cette inconnue pour que son amant la préfère ?** Est-elle belle ? Riche ? Fait-elle mieux l'amour ? Loin de toute rationalité, **notre héroïne au cœur brisé va partir à la recherche du moindre détail pour briser cette liaison qui la paralyse.**

Une pièce cathartique

Écrit dans un esprit cathartique, ce texte très contemporain est en fait une crise de jalousie soigneusement décortiquée. La pièce pourrait être banale et un brin redondante si elle n'était **incarnée par Romane Bohringer qui s'y investit entièrement. Audacieuse et sans fard, la comédienne apporte une respiration à cette écriture nombriliste** qui enlise le spectateur dans les caprices d'une quadra pétrie d'égoïsme.

En effet, comment en vouloir à son amant de vouloir refaire sa vie alors que l'on vient consciemment de le jeter ? Cette **illustration parfaite de déraison féminine** montre à quel point l'on finit par tomber dans la souffrance la plus complète lorsque l'on est **possessive et de mauvaise foi !** À

l'exemple de cette héroïne maraboutée, l'on peut alors perdre toute sa dignité, passer son temps à espionner les autres et atteindre un stade où l'on admet la légitimité des crimes passionnels !

Romane Bohringer : une héroïne contemporaine, sensuelle et authentique

Pour nous raconter ce sentiment d'impuissance et de frustration paranoïaque, **Anne Ernaux utilise une langue crue et possédée** qu'elle déverse d'un bout à l'autre de son texte. **Fidèle à cette prose pétrie de fiel et d'érotisme, Romane Bohringer ne garde pas sa langue dans sa poche et s'exclame avec autant de rancœur que de sensualité.** Tandis qu'elle râle, rage, peste, s'égare et se laisse merveilleusement engloutir par la jalousie, les vidéos de Pierre Pradinas défilent en fond de scène et le compositeur **Christophe « Disco » Minck l'accompagne ludiquement au synthétiseur ou à la harpe.** Pleine d'astuces Romane nous séduit autant qu'elle nous interpelle car elle parvient étonnement à « péter les plombs avec flegme » ! Il faut dire que **sa maîtrise du texte est telle qu'elle conserve une distance et une légèreté délicieuse sur ce constat de femme trahie** transformant ainsi les maux d'Annie Ernaux en des mots d'une ironie grinçante !

Bravo Romane !

Florence Yéremian

Romane Bohringer interprète Annie Ernaux sur la scène du Théâtre de l'Oeuvre

Tandis que son premier film en tant que réalisatrice, “L'Amour Flou”, est actuellement sur les écrans, Romane Bohringer officie (presque) seule en scène au Théâtre de l'Oeuvre dans une interprétation sous le signe de l'humour d'un récit signé Annie Ernaux.

Ce n'est certes pas le meilleur texte d'Annie Ernaux et peut-être les adeptes de son écriture profonde et crue, traquant le réel d'une vie dans les mailles de l'époque qui l'abrite, seront un peu déçus. Car le parti pris de Pierre Pradinas est déroutant, il emmène la comédienne Romane Bohringer (excellente, au demeurant) du côté d'une interprétation légère, comique même, qui tend à désincarner la douleur et les affres exprimés dans le récit. A les mettre à distance du moins. Car de quoi parle “L'Occupation” ? Non pas d'une période de l'Histoire ayant coupée la France en deux, rien à voir. Il s'agit là d'une occupation mentale et le texte ici mis en scène en est une introspection littéraire intime et sincère, comme toujours chez Annie Ernaux. Ou comment sonder, par l'écriture, un sentiment envahissant, la jalousie pour une autre femme, en l'occurrence celle qui a pris sa place auprès de l'homme qu'elle avait pourtant quitté de son plein gré. “L'Occupation” est donc le récit d'une obsession.

Une obsession intérieure auscultée par le biais de l'écriture comme moyen d'expression de soi et de connaissance de soi que Pierre Pradinas choisit de garder intacte (le texte original est intégral) tout en optant pour une théâtralisation qui tend à l'extériorisation de ce que le livre recèle. Presque la moitié du plateau est dédiée à la musique live, une harpe se dresse quasiment en son centre, des instruments s'entassent côté cour. Voici le domaine du compositeur et musicien Christophe “DISCO” Minck, présent sur scène, en un dialogue musical harmonieux et complice avec la comédienne. En fond de plateau un écran inscrit le spectacle dans sa dimension visuelle, les images projetées faisant écho à l'intériorité du personnage, à son cheminement au gré de ses élucubrations fantasmatiques. Au centre de ce dispositif, Romane Bohringer fait preuve de toute sa virtuosité et de son plaisir de jouer. Elle porte le texte avec verve et en révèle le potentiel comique sous-jacent. Avec un aplomb épatant et une énergie vivifiante, elle nous entraîne dans les méandres tout à la fois infernales et ridicules de l'état de jalousie, cet enfer qui fait frôler la folie, annihilant dans son élan ravageur tout bon sens et toute intelligence. Et si la plongée nous semble manquer un peu d'une réelle profondeur, on est étonné de rire autant, surpris de découvrir sous un autre jour ce récit que nous n'avions pas lu teinté de la même façon. Car la dérision de soi transparaît bien plus dans cette version scénique et l'on perd en revanche un peu de vue la souffrance endurée. Mais le tout est très bien ficelé, bien rythmé, de belle facture, et Romane Bohringer un régal à écouter et voir jouer.

Par Marie Plantin

théâtrorama

Le panorama du spectacle bien vivant

L'occupation, portrait de femme en passion amoureuse

👤 DANY TOUBIANA

📅 OCTOBRE 18, 2018

L'occupation – Mise en scène : Pierre Pradinas

Elle partageait sa vie avec lui depuis cinq ans, elle décide de le quitter sans doute en se disant qu'elle le retrouvera un peu plus loin, un peu plus tard... qu'elle le retrouvera toujours peut-être. Mais les voies de la séparation étant imprévisibles, il s'éprend d'une autre femme et se garde bien de dévoiler son identité à son ancienne compagne. Tout connaître de sa rivale sans visage devient l'obsession de la femme délaissée à son tour...

Trop rare au théâtre, c'est Romane Bohringer qui interprète de façon éblouissante ce personnage de femme dans la quarantaine, enfermée jour et nuit dans la folle passion jalouse d'une femme amoureuse, accompagnée dans ses délires et ses souffrances par le musicien Christophe « Disco » Minck et sous la direction de Pierre Pradinas, autre homme orchestre qui signe la mise en scène.

Prise de tête

« Cette femme emplissait ma tête, ma poitrine et mon ventre. Elle m'accompagnait partout, me dictait mes émotions. En même temps, sa présence ininterrompue me faisait vivre intensément. Elle provoquait des mouvements intérieurs que je n'avais jamais connus, déployait en moi une énergie, des ressources d'invention dont je ne me croyais pas capable, me maintenait dans une fiévreuse et constante activité. J'étais au double sens du terme, occupée. »

À l'origine de ce spectacle, il y a « L'occupation », un court roman écrit en 2002 par Annie Ernaux. Car il s'agit bien ici d'une occupation totale du corps, de l'esprit, de chaque instant du quotidien et qui ne laisse aucun répit. Délire obsessionnel qui occupe le cerveau de l'ancienne compagne qui refuse de voir une autre femme occuper auprès de son ancien compagnon la place laissée vacante par son départ volontaire. Chaque espace, chaque mot en décrivant les sentiments ou les émotions, devient la caisse de résonance de toute la douleur.

Le rythme est vivant, rapide et chaque mot claqué, dessinant phrase après phrase l'obsession et la volonté de l'homme qui ne veut donner aucune information sur sa nouvelle vie. Comme un jeu des pouvoirs ou une vengeance après l'abandon. Avec un humour décoiffant, le texte se fait jouissance, hurlement mais ne lâche rien de cette analyse minutieuse qui décrit une jalousie attachée au « corps de l'ennemie et qui se propage au corps enseignant » auquel elle appartient.

Romane Bohringer prend le texte d'Annie Ernaux à bras le corps et en explore chaque nuance. Maniant l'ironie mordante, jouant avec la crudité des propos, la comédienne passe de l'abattement à une colère qui lui permet une forme de lâcher prise momentanée. Découvrir l'Autre revient aussi à souligner la jouissance d'une souffrance qui compense ce qu'elle considère comme une trahison.

Au-delà de l'occupation du cerveau et du quotidien désagrégé par la jalousie obsessionnelle, se dessine une géographie imaginaire et une auto-fiction des lieux connus de Paris, revisités dans l'espoir de croiser le couple au hasard des errances.

La scénographie d'Orazio Trotta – qui a créé aussi les lumières- et de Simon Pradinas – qui a filmé les images – s'associent à la musique de Christian « Disco » Minck pour accompagner au plus près le voyage des mots et des émotions. Les images montrent des fils embrouillés, des nuits sur la ville en correspondance avec la nuit de l'âme. Le spectateur ne peut échapper à cette occupation qui s'apparente au maraboutage, à l'envoûtement où le geste d'écrire revient à planter des aiguilles pour anéantir l'autre et devenir ainsi plus fort. La jalousie joue le rôle d'une allégresse exorcisante qui, en évitant l'âme et le corps finit par rendre la femme à elle-même.

Sans démonstration psychologique, les mots ont pris possession du corps de la comédienne, ont habité son regard et ont fini par s'échapper un à un vers la libération de l'emprise et l'apaisement d'une vie qui reprend son cours après la tempête. Pierre Pradinas termine sa mise en scène par une sorte de danse guerrière et une musique tonitruante signant ainsi la fin de l'occupation qui fixe l'instant de la victoire. Comme un choix délibéré qui souhaite ignorer la petite musique nostalgique sous-jacente dans le texte d'Ernaux. Une nostalgie qui parle du temps des amours passés et qui ne reviennent pas.

CULTURE-TOPS

CRITIQUE DES ÉVÉNEMENTS CULTURELS



THÉÂTRE-SPECTACLES

L'occupation

Quand la jalousie, haïssable, devient magnifique !

LU / VU PAR

CHARLES-EDOUARD AUBRY

Publié le 20 oct. 2018

RECOMMANDATION

Excellent ♥♥♥♥♥

THEME

"L'Occupation" est un court roman publié en 2002 chez Gallimard. Annie Ernaux y dresse dans son style épuré et puissant le portrait d'une femme de 40 ans, à travers un épisode de sa vie amoureuse. Après s'être séparée de l'homme qui occupait sa vie depuis 6 ans, elle apprend que celui-ci vient d'emménager avec une autre femme, dont il ne veut pas lui révéler l'identité. Tout connaître de sa « remplaçante » devient alors une obsession et fait naître une jalousie féroce, irraisonnée, qui occupe ses jours et envahit ses nuits.

POINTS FORTS

1/ Le texte est dans sa quasi intégralité celui du roman de 2002, seul un court passage a été enlevé ; mais il n'a pas été modifié. On y retrouve talent d'Annie Ernaux, de puiser dans sa vie des éléments d'autobiographie, puis de transformer le personnel en universel. Son récit est tour à tour d'une grande crudité, à la lisière du fantasme ou attentif aux petits détails du quotidien. Au-delà d'une description « clinique » de la jalousie, c'est le portrait d'une femme contemporaine, qui se débat pour ne pas perdre pied.

2/ Romane Bohringer est seule en scène mais se l'approprie comme un terrain de jeu. « Désirée » par son metteur en scène qui a monté le projet autour d'elle, elle trouve la bonne distance pour poser des larmes sur sa douleur, de la violence sur sa fureur et de la poésie sur son désarroi.

Elle dit de « son » auteur : « Je vous aime trop. Sans vous connaître. Je suis trop impressionnée par votre humanité, par votre esprit. Par votre intelligence. Par votre écriture flamboyante qui dit « Je » mais qui parle de nous tous ».

3/ Romane Bohringer n'est pas exactement seule en scène. Elle la partage avec un musicien entouré d'une batterie d'instruments et avec un écran.

La musique a été conçue pour être une vraie partenaire du texte et du jeu : elle l'accompagne, comme une musique de film, dessinant une ambiance, relevant une phrase ou se fondant dans le monologue de Romane.

Loin des usages jusqu'aboutistes, exagérés, de la vidéo qui a envahi les scènes de théâtre, l'usage de l'image est ici parcimonieux, au meilleur sens du terme. En contrepoint de la musique, elle illustre le texte avec grâce et légèreté.

POINTS FAIBLES

1h05, c'est court. Mais d'une grande intensité, on n'en fera pas le reproche à l'auteur ...

EN DEUX MOTS ...

Il faut lire Annie Ernaux, ou l'entendre, tant l'interprétation et la mise en scène évitent l'écueil d'une littérature théâtralisée qui rendrait le texte fade et artificiel. L'interprétation de Romane Bohringer et la scénographie de Pierre Pradinas en font au contraire un vrai spectacle de théâtre total, vivant et intense.

UN EXTRAIT

Ainsi commence la pièce : « J'avais quitté W. Quelques mois après, il m'a annoncé qu'il allait vivre avec une femme, dont il a refusé de me dire le nom. À partir de ce moment, je suis tombée dans la jalousie. L'image et l'existence de l'autre femme n'ont cessé de m'obséder, comme si elle était entrée en moi. C'est cette occupation que je décris ».

L'AUTEUR

Annie Ernaux est une autrice à part (elle tient à ce féminin). Autrice, donc, d'une quinzaine de livres en un peu plus de 30 ans, elle livre au compte-goutte les épisodes marquants de sa vie, sous une forme romanesque, se servant d'un matériau autobiographique comme terrain de questionnement social.

Son oeuvre, qualifiée d'auto-socio-biographique, se caractérise par son style épuré où chaque mot est choisi, pesé, au service de récits courts, compacts, qui ne s'éloignent jamais de leurs sujets mais le creusent, le tordent, l'auscultent jusqu'à en extirper la complexité, sans retenue ni pudeur.



**L'Occupation, texte d'Annie Ernaux (éditions Gallimard),
mise en scène Pierre Pradinas**

L'Occupation, texte d'Annie Ernaux (éditions Gallimard), mise en scène Pierre Pradinas

Roman, poème de 1870 du *Premier Cahier de Douaid'Arthur Rimbaud*, répète à l'envi qu'« *On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans* », évoquant la rencontre amoureuse d'un jeune homme attiré par le passage furtif d'une jolie demoiselle.

Et le poète fier constate : « *Vous êtes amoureux. Loué jusqu'au mois d'août.* »

Pour Annie Ernaux dans *L'Occupation* (2002), il n'est plus question de location d'un cœur mais de son appropriation subie par une autre, son invasion, sa colonisation.

Certes, la situation n'est pas la même puisque la narratrice est envahie par la jalousie et la dépossession de soi – prise et entièrement absorbée, annihilée.

Un statut de victime puisqu'elle n'est plus aimée par l'homme qu'elle pensait sien :

« *J'avais quitté W. Quelques mois après, il m'a annoncé qu'il allait vivre avec une femme, dont il a refusé de me dire le nom. À partir de ce moment, je suis tombée dans la jalousie. L'image et l'existence de l'autre femme n'ont cessé de m'obséder, comme si elle était entrée en moi.* .. »

Pierre Pradinas met en scène ce court roman dont l'interprète Romane Bohringer sert de sa belle vivacité le rythme soutenu et énergique d'une écriture sincère :

« *Cette femme emplissait ma tête, ma poitrine et mon ventre. Elle m'accompagnait partout, me dictait mes émotions. En même temps, sa présence ininterrompue me faisait vivre intensément. Elle provoquait des mouvements intérieurs que je n'avais jamais connus, déployait en moi une énergie, des ressources d'invention dont je ne me croyais pas capable, me maintenait dans une fiévreuse et constante activité. J'étais au double sens du terme, occupée.* »

La femme jalouse est en même temps aliénée, sous l'emprise de la présence d'une intruse, et libre aussi de comprendre peu à peu la force dont elle est la proie.

Même si l'invention d'un imaginaire puissant la conduit aux limites d'elle-même, se définissant comme « maraboutée », telle une figure fantastique, la narratrice n'en cultive pas moins – spontanément et naturel – une distanciation et un recul bénéfiques.

Malicieuse, elle se moque d'une gestuelle mentale non maîtrisée, portée par une amertume qui la soulève, la broie et la bouleverse, la conduisant à des actes insensés. Analysant la perte de sens et de contrôle de soi – une folie passagère –, la figure blessée, poussée à l'extrême de la passion, se bat contre des moulins à vent.

Mobile et vivante, se mouvant sur la scène comme dans l'intérieur d'un appartement, Romane Bohringer fait retour sur cet état qui l'a mise hors d'elle-même, au sens propre, étonnée encore, surprise de ce que l'on peut receler en soi d'inconnu.

Au micro sur pied, elle avance ses propres conclusions raisonnables, face au public attentif, puis s'en retourne sur le plateau, danseuse incarnant cette folle contenue.

A ses côtés, le musicien Christophe « Disco » Minck, compositeur et multi-instrumentiste, présence vivante à la harpe, au synthétiseur et au piano arrangé qui donne la pleine mesure moqueuse de ces deux partenaires scéniques admirables. Un souffle bienfaisant.



L'Occupation : Romane Bohringer et les maux jaloux

Écrit par Serge Bressan | Catégorie : **Théâtre** | Mis à jour : lundi 19 novembre 2018 17:17 | Affichages : 53

Elle se lance sur la scène. Les mots se bousculent. Des mots qu'on a lus en 2002 lors de la parution de « L'Occupation », court roman signé Annie Ernaux. On lit, on entend : « C'est pourtant moi qui avait quitté W. quelques mois auparavant, après une relation de six ans. Autant par lassitude que par incapacité à échanger ma liberté, regagnée après dix-huit ans de mariage, pour une vie commune qu'il désirait ardemment depuis le début. On continuait de se téléphoner, on se revoyait de temps en temps. Il m'a appelée un soir, il m'annonçait qu'il déménageait de son studio, il allait vivre avec une femme ». Une femme universitaire, la cinquantaine, mère d'une adolescente et habitant le chic 7ème arrondissement de Paris. On lit, on entend aussi, encore : « Cette femme emplissait ma tête, ma poitrine et mon ventre, elle m'accompagnait partout, me dictait mes émotions. En même temps, cette présence ininterrompue me faisait vivre intensément... J'étais, au double sens du terme, occupée ». Tous ces mots, tous les mots d'Annie Ernaux, grande romancière de l'auto-fiction, sont pris, repris, faits siens par Romane Bohringer.

La comédienne, 45 ans et qui a débuté au théâtre à 20 ans dans « La Tempête » de Shakespeare mise en scène par Peter Brook aux Bouffes du Nord à Paris, a dit et répété s'être « d'abord plongée dans « L'Occupation » avec curiosité mais sans éprouver, dans un premier temps, d'émotions folles. Il m'a fallu plusieurs semaines avant de comprendre l'immensité de l'œuvre, la puissance des images et la justesse des mots ». Avec la présence discrète, efficace et intelligente du musicien Christophe « Disco » Minck, Romane Bohringer porte seule le texte d'Annie Ernaux. Et dès les premières minutes d'un spectacle d'un plus d'une heure, elle brille tant par sa délicatesse que par son audace. Les maux jaloux et les mots de la séparation de la romancière, elle les accapare, les malaxe, les fait bondir. La dérive va durer six mois. La professeure de lettres, vivant seule, est « occupée » par cette autre femme dont on ne connaîtra ni le nom ni le visage. Et sur scène, toute en fougue et gourmandise, la comédienne vibre, murmure, crie. Les mots. Les maux. Ceux de la jalousie, de la séparation. C'est violent- ça cogne, et ça marque à tout coup. On ne dira jamais assez la brillance de l'interprétation de Romane Bohringer, servie par une efficace mise en scène de Pierre Pradinas. On en dira jamais assez la nécessité et l'urgence d'aller voir- et même revoir, « L'Occupation ».



Spectacles/Théâtre

Romane Bohringer, la magnifique dans les mots d'Annie Ernaux

Par Amaury Jacquet - Oct 20, 2018

Romane Bohringer, la magnifique dans les mots d'Annie Ernaux

Annie Ernaux raconte dans "L'occupation" (publié en 2002 aux éditions Gallimard) comment, après avoir rompu avec W. mais continuant de le revoir régulièrement, elle a sombré dans une jalousie malade lorsqu'il lui a annoncé qu'il allait vivre avec une autre. Une descente aux enfers qui fait vaciller sa raison, mobilise son énergie, et obnubile sa pensée.

C'est une souffrance omniprésente, une "occupation" au double sens du terme, que décrit alors la narratrice avec son emprise maléfique qui la pousse à vouloir connaître – dans une quête aussi obsessionnelle que dévastatrice, et au prix de longues recherches sur Internet ou d'enquêtes téléphoniques anonymes – l'identité de sa rivale, à travers quelques indices sur son âge, son métier et son quartier.

Elle ne vit alors que pour ça, comme dépossédée d'elle-même, prisonnière de cette urgence impérieuse et incontrôlable d'aller jusqu'au bout de ce qu'elle a ressenti pour tenter de découvrir sa vérité aux prises avec ce ressentiment d'être devenue une étrangère à l'intimité de l'autre mais aussi à elle-même.

Les maux conjurés d'Annie Ernaux

Un cheminement introspectif donc où finira par se consumer cette obsession malsaine et laisser place au détachement d'une spectatrice désormais maîtresse du sentiment dont elle a été durant quelques mois à la fois la victime et le bourreau.

Harpe, piano et équipements électroniques de **Christophe « Disco » Minck** accompagnent ce drame intime et martèlent le texte acéré, parfois cru, d'**Annie Ernaux** dont l'écriture creuse et conjure cette douleur pour mieux en exorciser les maux.

Progressant sur ce chemin vertigineux, **Romane Bohringer** est magnifique. Elle irradie la scène de cette vérité humaine à la fois déraisonnable et vivante, emportée et complexe, lucide et dérisoire.

Critiques / Théâtre

L'occupation d'Annie Ernaux

par **Corinne Denailles**

Autopsie de la jalousie



Romane Borhinger se glisse dans la peau de l'écriture d'Annie Ernaux, elle en restitue ce mélange de douceur et de violence caractéristique de la manière de l'auteur qui décline depuis XXX de courtes autofictions, d'autant plus puissantes que c'est écrit dans un style qui n'a l'air de rien, en apparence au plus près d'un quotidien trivial alors qu'elle est ciselée très finement. Le propos est souvent cru. Annie Ernaux analyse les effets dévastateurs de la jalousie avec une précision cuisante, la plume fouille dans la blessure sans rien épargner. Une banale histoire de jalousie, mais qui résonne étrangement puisque c'est elle qui est partie. Mais aussitôt l'idée que son ancien amant aime ailleurs devient insupportable. Elle se sent « occupée » par la présence de l'autre, « maraboutée » et n'a de cesse de réclamer des détails lors de ses rendez-vous avec W. Sa vie entière semble désormais happée par cette douleur, cette angoisse qu'une autre femme partage sa vie.

La comédienne est immergée dans le ressenti du personnage tout en gardant une distance qui évite tout pathos ; elle est ravagée par la douleur avec élégance, grâce et humour, passe d'un registre à l'autre au gré des résolutions que le personnage ne tient pas. On s'attache à ce récit passionné lâché en cris et en murmures à la recherche d'une purgation de cette passion qu'il faut expulser.

Domage que la mise en scène ne fasse pas plus confiance à son talent et surcharge le spectacle d'éléments inutiles. Etait-il vraiment nécessaire d'illustrer le texte au premier degré ? Il est question d'un lieu parisien et il apparaît aussitôt sur l'écran ; la narratrice évoque le suicide d'Anna Karénine, et voilà un extrait du film, etc. Le reste du temps des couleurs saturées peuplent l'écran tandis qu'une musique omniprésente et hétéroclite encombre la scène. Annie Ernaux et Romane Borhinger auraient mérité plus de sobriété et d'élégance ; elles ont pourtant assez de talent à elles deux pour nous faire aimer le spectacle malgré tout.



THÉÂTRE : « L'OCCUPATION » D'ANNIE ERNAUX AU THÉÂTRE DE L'OEUVRE

 Publié le 9 octobre 2018 |  Par Laurent Schteiner

Les textes d'Annie Ernaux font toujours merveille et *L'occupation* qui se joue actuellement au Théâtre de l'œuvre n'en fait exception. La mise en scène déliée mais rigoureuse de Pierre Pradinas explore dans ce magnifique texte la voix de celles qui ont été dépossédées de leur amour et qui se retrouvent dévorer par une autre forme de jalousie. A ce jeu, Romane Bohringer nous convie à une performance étonnante en endossant ce rôle.

« La jalousie est une torture physique, une plaie avivée, élargie par toutes les tenailles de l'imagination ». (Anatole France)

La vie réserve parfois des moments de vie dramatiques à certaines femmes lorsqu'elles voient leur amour s'enfuir pour une autre. Dans l'histoire qui nous préoccupe, une femme délaissée magnifiquement interprétée par Romane Bohringer ne connaît que peu de choses de sa rivale. Dès lors, un sentiment de jalousie manifeste va se révéler l'obsédant, la torturant, jusqu'à entretenir une relation psychotique à ce sujet. Romane Bohringer dévide son histoire telle une pelote de laine en nous montrant les chemins de traverses qui l'ont conduit à cette extrémité, à cette déraison qui l'entraîne si loin d'elle-même. Le musicien Christophe « Disco » Minck souligne cette histoire à force instruments (guitare, piano ou encore harpe) n'hésitant pas jouer des platines afin de marquer la délivrance du personnage de Romane.

Romane Bohringer prend à bras-le-corps son personnage en exposant sa rage de voir l'autre la déposséder de son amour. Plus son ex-amant dissimule sa nouvelle vie, plus elle cherche à connaître tout de sa rivale pour comprendre son malheur. Cette méthode cathartique l'entraîne loin d'elle-même dans des contrées qui ne lui ressemblent pas. Mais au bout du compte, elle accède à une résilience salutaire et salvatrice. Désormais, elle peut enfin tourner la page et se recentrer sur elle-même. Ayant fait son deuil, elle s'autorise enfin à vivre. Romane Bohringer avec sa grande sensibilité se met à nu afin de décrire le comportement de cette femme désespérée. Un très joli moment de théâtre !

Laurent Schteiner

Chantiers de culture

ACCUEIL

ACTUALITÉS

CONTACT

QUI SOMMES-NOUS ?



Le 16 octobre 2018



© Marion Stalens

Romane Bohringer s’empare des mots d’Annie Ernaux, la grande romancière aux textes finement ciselés. Adaptée et mise en scène par Pierre Pradinas, l’histoire vraie de la passion jalouse d’une femme à l’égard de l’homme qu’elle a pourtant décidé de quitter. La comédienne avoue avoir été impressionnée par cette « écriture flamboyante qui dit « je » mais parle de nous tous. Une langue magnifique qui m’accompagne, me grandit et m’a rendue à moi-même ». Seule en scène, la parole d’Ernaux juste entrecoupée par les séquences musicales de Christophe « Disco » Minck, Romane Bohringer joue de toutes les émotions, du visage-de la voix-du corps, pour exprimer la palette de sentiments et de réactions que lui inspire cette rupture prétendument assumée. Plus son ancien amant fait secret de sa nouvelle vie, plus elle devient irascible et violente à l’évocation de cette supposée rivale. Une étrange plongée, au mitan de l’humour et de l’effroi, entre ce que chacun croit être et ce qu’il peut devenir au gré des événements.

Yonnel Liégeois



15 NOVEMBRE 2018 THÉÂTRE

L'occupation

Comment s'emparer du texte, se l'approprier, l'explorer, en mesurer la portée pour mieux le rendre au public ? Mission doublement délicate en l'espèce puisqu'il s'agit d'un auteur dont l'intelligence et la profondeur s'inscrivent dans la droite lignée d'une Françoise Sagan ou d'une Marguerite Duras. Doublement délicate puisqu'Annie Ernaux n'avait pas pensé « L'occupation » pour le théâtre. L'entreprise ne fut pas chose aisée, donc, mais Romane Bohringer et l'équipe constituée autour d'elle relèvent le challenge haut la main. Humilité et la simplicité constituaient les garde-fous pour éviter l'emphase ou pire, une intellectualisation outrancière.

Car Annie Ernaux parle certes avec un esprit agile et courageux mais aussi et surtout avec le cœur et les tripes. Elle explore avec une minutie chirurgicale le sentiment amoureux, avec humanité et sans fausse pudeur. J'évoque le courage lorsqu'il s'agit de regarder son passé bien en face, pour accepter ses erreurs, ses errances afin d'être enfin... rendu à soi-même et avancer.

L'histoire d'une femme hantée par une relation amoureuse dont on peut penser qu'elle n'alla pas jusqu'à son terme, rongée par une jalousie pathologique à l'égard d'une autre femme, celle avec qui l'ancien amant décide de refaire sa vie, trop vite pour l'admettre. La pilule est dure à avaler et même lorsqu'elle l'est, la bile remue les entrailles et l'on se prend alors à délirer, à imaginer le pire, flirtant avec la paranoïa, plongeant dans une obsession quasi synonyme de folie.

Dans une scénographie sans falbala et redoutablement bien sentie, Pierre Pradinas dirige sa comédienne sur fond de vidéos évitant la paraphrase, et d'habillage musical soulignant avec une précision d'orfèvre, les affres de son personnage. Il aurait pu forcer le trait, faisant basculer le texte et celle qui le déclame, dans une tonalité mélodramatique ou un thriller psychologique à la Hitchcock. Il n'en est rien. Tout ici est subtil, vrai, sans fard, Romane Bohringer déployant une si jolie palette de jeu, de la tristesse accablante à l'humour salvateur. C'est tout cela que Vents d'Orage voulait évoquer avec une comédienne qui avoue avoir connu des heures chahutées et trouva en ce texte la clé pour s'échapper du trouble intérieur. On l'écoute à quelques minutes de monter sur scène.

Le pitch :

Avec « L'occupation », Annie Ernaux dresse l'éblouissant portrait d'une femme de quarante ans à travers un moment essentiel de sa vie amoureuse.

Cette femme se sépare de l'homme qui partageait sa vie depuis cinq ans. C'est elle qui le quitte, avec sans doute l'espoir de le retrouver un jour... Mais il s'éprend d'une autre dont il cache l'identité.

Tout connaître de sa rivale sans visage devient une obsession, et elle entre dans une passion jalouse qui occupe ses jours et envahit ses nuits... Romane Bohringer nous entraîne avec le musicien Christophe « Disco Minck » dans la jalousie passionnée d'une femme amoureuse.

David Fargier



THÉÂTRE

L'OCCUPATION. DANS LA JALOUSIE SE JOUE L'ENFER DE LA DÉPOSSESSION

4 OCTOBRE 2018

Rédigé par Sarah Franck et publié depuis Overblog

Romane Bohringer s'engage à fond dans le récit à la première personne d'une quarantenaire délaissée qui s'abandonne à une jalousie dévastatrice. Un texte sans concession dans lequel se reflète l'universel.

Elle a dépassé la quarantaine et est revenue de beaucoup de choses. Elle a pris un amant bien plus jeune qu'elle avec qui elle a fait un bout de chemin. N'allez cependant pas croire à un quelconque amour romantique ! Question sexe, c'est quelque chose, mais y a-t-il autre chose de plus ? Des bribes de vie agréable, et bientôt l'ennui qui s'installe. Alors vient la séparation, qu'elle demande. Bonjour-bonsoir, on déjeune, on garde des relations amicales, on se parle. Mais voilà-t-il pas que l'homme, « W. » – William, Walter, Wilfrid ? ou qui ? – lui annonce qu'il se met en ménage avec une autre femme...

Stupeur et tremblements

Le monde bascule. La femme lasse redevient amoureuse, une amante obsessionnelle qui vit dans sa chair la perte de l'Autre. Ce qui était une séparation à l'amiable – « on prend de la distance » comme on dirait aujourd'hui – devient le calvaire d'une trahison qui vous bouffe la poitrine, vous mange le cœur, vous dévore la tête. Annie Ernaux décrit par le menu, de façon presque clinique, la descente aux enfers que provoque cette « trahison ». Elle dégringole un à un les échelons des blocages qui forment le respect de soi pour assouvir, au moins en pensée, les pires vengeances. Toute honte bue, elle s'enquiert de sa rivale, recherche qui elle est, la traque sur internet, envisage pire encore. Elle occupe ses pensées, peuple ses nuits, mange ses jours. Elle l'obsède. Rien ne nous est épargné du cheminement tortueux de cette jalousie empreinte d'un humour amer, d'une ironie que l'auteure s'applique à elle-même autant qu'elle la pratique sur les autres. Tout un parcours de douleur et d'angoisse dont on ne peut tirer quelque chose que de l'extérieur. « La catharsis, dit Annie Ernaux, ne profite qu'à ceux qui sont indemnes de souffrance. »

Un espace du dedans transposé

Pour recréer l'espace intérieur dans lequel se débat le personnage, Pierre Pradinas choisit de le mettre en situation, de lui inventer un environnement. Rues du Quartier latin où la femme abandonnée redoute de croiser l'homme qui l'a trahie avec sa nouvelle compagne, perspectives de fenêtres et de toits de Paris pour celle qui imagine sa rivale dans un appartement bourgeois quand elle n'a pour perspective que Paris vu de la banlieue, alignements de caractères de codage d'ordinateurs déformés par la frénésie de sa recherche sur internet sont projetés sur un écran en fond de scène... Même si certaines « visions » paraissent parfois redondantes par rapport au texte, cette extériorisation du monde intérieur du personnage enrichit la présence de cet espace du dedans et du maelström qui lui dévaste le corps et l'esprit.

Le metteur en scène lui ajoute une musique en *live*. Pas pour faire joli ou dramatiser le texte, mais pour l'accompagner, se faire l'écho répétitif de la petite musique obsessionnelle qui s'empare du cerveau. Christophe « Disco » Mink détourne les sonorités douces et élégiaques de la harpe en courtes syncopes électroniques, la musique parfois déraile pour accompagner la montée de violence qui se saisit du personnage. L'univers du son glissera aussi vers celui de l'image : les cordes de la harpe deviendront barreaux de la prison dans laquelle le personnage s'enferme.

Décalage et empathie

Romane Bohringer relève le défi d'un « seule en scène » avec toute sa puissance. Juste, sans pathos, elle explore la gamme des sentiments de la femme délaissée, décrit avec une précision clinique les ravages que provoque crescendo le sentiment de jalousie qui s'empare du personnage. Véhémence, obstinée, traversant la scène de part en part, intervenant auprès du musicien pour modifier la musique – qui réagit au rythme de ses humeurs – elle se fait rageuse sur des rythmes plus rock, parle dans un micro pour créer un aparté quand elle se commente elle-même. Elle utilise les mots crus sans les esquiver, donne au sexe toute sa violence expressive, fait de son corps l'outil de sa déroute. Palpitante, mobile en permanence, elle livre ce texte du dedans dans toute sa force brute. Elle dit aussi l'omniprésence de l'écriture et la relation entre le vivre et l'écrire.

Lorsque la page se referme, on s'interroge sur les raisons déraisonnables de cette folie qui gouverne le corps et l'âme. Et si seule la dépossession motivait ce dérèglement ? Si, finalement, l'amour n'était pour rien dans cette *Occupation* ?



Spectatif

Théâtre et musique surtout. Chose artistique en général. Passionné, je poste ici mes critiques. Je partage des coups de cœur et des billets d'humeur aussi. Dans tous les cas, je ne parle que de ce que j'ai aimé.
Frédéric Perez.

L'OCCUPATION au théâtre de l'Œuvre

5 Octobre 2018

Un spectacle comme une confidence qui nous parle tout près, dans le creux de l'intime, dans nos souvenirs oubliés, ou proche de nos craintes. Un spectacle qui éclate comme une clameur déchirante, joué par un musicien et une comédienne avec l'élégance précise et crue des mots de l'autrice Annie Ernaux. Un spectacle qui nous parle d'une femme et de son état, juste après la séparation avec son amant.

Cette femme, c'est elle, c'est lui, c'est nous. Ce sont tous ces êtres qui se sont aimés et qui, le temps venu des habitudes, des certitudes et de l'accalmie des passions, ne s'aiment plus autant ou plus du tout sans savoir ou pouvoir se le dire vraiment. Alors, le risque est grand de céder la place aux ressentiments, aux rancœurs aigries de la déchirure, d'y penser jusqu'à troubler les actions et obnubiler la vie.

Pour elle, la jalousie survient aussitôt qu'elle apprend qu'il se met en couple avec une autre. La jalousie s'installe jusqu'à l'envahir. Une jalousie qui bouscule tout son être et occupe totalement sa pensée. Comme une compagnie encombrante dont on ne peut se défaire ou un fantôme omniprésent qui ressurgit à chaque fois pour hanter.

Sentiment oublié venu de l'enfance où la peur de ne plus être celle ou celui qui compte avant les autres revient nous faire tourner la tête... Sentiment fort de ne plus posséder l'amour, de ne plus se sentir désirée et ce, même si l'on n'aime plus... Ah qu'il est redoutable d'aimer tant il peut être douloureux de ne plus aimer ou être aimé !

Mais quelle est cette jalousie qui explose devant nous ? Ravages de la culpabilité, blessures de la solitude, colères de ne pas savoir qui prend la place, sa place ?

« La jalousie est, comme le deuil, un affect normal. Si elle fait défaut, c'est qu'elle a été l'objet d'un puissant refoulement. Elle joue alors dans l'inconscient un rôle d'autant plus grand » écrivait Freud.

Il est vrai que ces souffrances décrites et vécues ô combien intensément semblent proches de celles qui commencent un deuil. Annoncent-elles alors une espérance de résilience ? L'occupation qu'impose cette jalousie serait-elle l'ultime soubresaut d'un amour qui meurt ? Que lui faudra-t-il faire pour terminer ce deuil ? Avec ses armes sans doute et sans ces pleurs et ces cris assurément ?

Pierre Pradinas a soigné la théâtralité du spectacle pour que nous soyons au-delà du roman, dans cet espace particulier de la catharsis de la représentation où les mots, les images, les mouvements et les sons rencontrent notre imaginaire et le laisse nous parler. L'ambiance créée à partir d'images vidéo devient peu à peu enveloppante. La musique sort assez vite de l'écueil du bruitage et vient prendre toute la place pour illustrer et accompagner la force des propos.

Romane Bohringer illumine le plateau de sa présence. Sa parole, son corps et son charisme nous saisissent aussitôt et nous emportent dans ce récit intime et pulsionnel avec toute l'intensité passionnelle d'une femme qui se dévoile pour se délivrer. Une incarnation totale et troublante que la comédienne offre à nos émotions. Du très bel art !

Un prenant et beau temps de théâtre à partir d'un captivant et beau texte, sublimés par une interprétation magistrale. Je recommande vivement.

Spectacle vu le 4 octobre 2018,
Frédéric Perez



L'OCCUPATION Théâtre de l'Oeuvre (Paris) octobre 2018

Monologue dramatique d'après le texte éponyme d'Annie Ernaux mis en scène par Pierre Pradinas et interprété par Romane Bohringer accompagnée par le musicien Christophe "Disco" Minck.

La belle écriture, simple et précise, d'Annie Ernaux, son "je" totalement autobiographique et pourtant incontestablement universel, se marie bien avec la forme théâtrale. Rares sont les adaptations de ses récits à la scène qui n'emportent pas la conviction.

Une fois encore, en montant "L'Occupation" avec Romane Bohringer pour incarner la parole d'Annie Ernaux, Pierre Pradinas réussit une adaptation limpide et pleine d'émotion d'un texte d'une des plus grandes voix de la littérature française contemporaine.

Dans ce court récit, une femme s'interroge pour comprendre pourquoi la trahison de l'homme qu'elle aimait lui a occupé la tête aussi longtemps. Alors que leur relation n'était que purement physique, elle s'interroge ainsi sur ce qui la conduit à être aussi dépendante, à être ainsi sous l'emprise d'un homme, d'un "mâle" et à penser constamment à sa rivale, à sa remplaçante.

Alors que souvent les actrices qui portent les mots d'Annie Ernaux sont très viscérales, s'impliquent à fond dans une prose sans concession, le duo Pradinas-Bohringer a choisi d'ajouter au discours de la femme blessée une petite pointe de légèreté distanciée presque "rock'n'roll".

Si Romane Bohringer maîtrise et respire le texte, elle le fait en compagnie d'un musicien, Christophe "Disco" Minck, qui occupe avec ses instruments une bonne partie de la scène. Ce qu'il interprète conduit Romane-Annie à esquisser parfois quelques pas de danse, à se laisser emporter par les compositions d'un touche-à-tout qui use de la guitare, d'une harpe ou d'un synthétiseur.

La musique adoucit-elle la jalousie ? Fissure t-elle les murs de la tour obsessionnelle dans lequel elle s'est enfermée ?

Toujours est-il que Romane Bohringer se déplace souvent, quitte la chaise où elle a posé son manteau et derrière lequel un écran vidéo dessine des ambiances en correspondance avec le texte d'Annie Ernaux. Ainsi verra-t-on des gondoles quand elle parlera d'un voyage à Venise.

Mais ces images d'ambiance conçues par Simon Pradinas ne sont pas des clichés ou des pléonasmes. Elles sont là pour répéter inlassablement que l'esprit de la femme abandonnée par son amant, laissée à ses pensées crues sur le sexe, vit cela comme une phase végétative, où l'illustration consolide l'illusion d'une pensée, d'une réflexion sur ce qui lui est arrivée.

Il faudra qu'elle aille loin en elle, jusqu'à la chanson grivoise par exemple, pour qu'elle commence à comprendre ce qu'elle vit et s'interroger sur ce qu'elle va devoir faire pour ne plus le vivre.

Romane Bohringer, même au moment où elle est le plus embourbée dans cette obsession qui l'occupe 24 heures sur 24, conserve ce petit rien, ce petit fil qu'elle va devoir tirer pour que toute sa pelote de haine et de ressentiment soit détricotée.

Sur scène, il faudra une heure pour y parvenir. Ce qui est aussi une gageure puisque la comédienne fera dans ce laps de temps si court passer mille strates de sentiments avant de pouvoir rebondir, quasi littéralement.

Dans ce spectacle qui dégage une sérénité rare, Pierre Pradinas et Romane Bohringer ont réussi l'exploit de restituer la tension et la passion qui vibrent dans l'écriture magistrale d'Annie Ernaux.

Philippe Person



L'Occupation : dissection psychotique de la jalousie

Audrey Le Roy - 23.10.2018 |

Culture, Arts et Lettres - Théâtre - Occupation Annie Ernaux - Romane Bohringer Christophe « Disco » Minck - Theatre de l'Œuvre

THEATRE - *L'Occupation*, roman d'Annie Ernaux publié à l'hiver 2002 dans la collection Blanche de Gallimard est actuellement à l'affiche du Théâtre de l'Œuvre dans une mise en scène de Pierre Bradinas, jusqu'au 2 décembre.

Elle a quitté W, ça faisait cinq ans qu'ils étaient ensemble, elle a bien le droit de se lasser après tout.

Elle a quitté W, mais ils continuent de se voir, voire à coucher ensemble, de temps à autre.

Elle a quitté W. Elle a retrouvé sa liberté et puis concrètement W n'est pas très loin, c'est pratique.

Pratique, jusqu'au jour où W lui annonce qu'il faudra se voir en cachette, qu'il ne faudra plus qu'elle l'appelle n'importe quand, W est de nouveau en couple et pire, W s'installe avec l'autre !

En quittant W, elle n'aurait jamais pensé qu'il pourrait la remplacer. Sommes-nous vraiment remplaçables ? Et puis c'est qui cette autre qui se permet d'entrer dans la vie de W ?

W ne lui en dit rien, W ne veut pas qu'elle sache. Est-ce que ça l'amuse ? Elle veut savoir, elle, qui est cette autre. Savoir au point que cela devient une obsession, son *Occupation* majeure.

Si la journée elle arrive à donner le change, le soir, la nuit, seule l'obsession revient, « *j'étais maraboutée* ». W ne veut pas lui dire son nom, qu'à cela ne tienne, le moindre détail dont il parlera lui donnera, à elle, un os à ronger ! Elle se transforme en détective, fière de la moindre avancée tout en étant terrorisée à l'idée de savoir.

« *Quelle rage a-t-on d'apprendre ce qu'on craint toujours de savoir !* » La phrase est de Beaumarchais et pourrait très bien résumer cette histoire, hélas commune, pathétique, qui nous fait perdre toute dignité, une histoire de jalousie.

De jalousie ou d'orgueil ? « *Je voulais le savoir* ». S'agit-il d'amour ou d'un désir de possession ? S'agit-il de lui, ou de son ego blessé ? Me remplacer ? Moi ? « *Ma souffrance au fond c'était de ne pas pouvoir le tuer* », ainsi n'aurait-il plus appartenu à personne, jamais !

Et si W avait finalement décidé de revenir vers elle, qu'en aurait-elle fait une fois le sentiment de victoire passé ?

Elle, c'est ici Romane Bohringer qui apporte toute sa force au texte sans fioritures d'Annie Ernaux.

Tout comme le livre, la pièce interroge l'ego de chacun. Romane Bohringer y apporte un dynamisme incroyable, Christophe « Disco » Minck, un son hypnotique ... un malaise aussi.

Moi aussi j'ai été comme ça, pathétique. Et vous ? Pas encore ? Pas encore ...

Audrey Le Roy



Et si on sortait ?

L'Occupation avec Romane Bohringer

Après avoir rompu avec W l'homme qui partageait sa vie depuis quelques années, une femme ne supporte pas que son homme puisse vivre avec une autre femme.. Sans la connaître elle va se l'imaginer, et la vie sentimentale de son « ex » va devenir une obsession. Jalouse, torturée, elle entre dans une spirale infernale qui au delà de la jalousie devient un enfer.

Sur scène Romane Bohringer joue cette femme aux prises de ses douleurs. Parfois crue, jamais vulgaire elle est habitée par le personnage et nous livre les mots d'Annie Ernaux avec une incroyable sincérité. Accompagnée par un musicien Christophe « disco » Minck, ce duo est en parfaite osmose.

La mise en scène sobre de Pierre Pradinas est efficace et la vidéo nous offre quelques moments décalés. L'occupation est une pièce qui traite de la jalousie obsessionnelle, celle qui va bien au delà de nos limites , celle qui va nous pousser à faire n'importe quoi, celle que l'on ne maîtrise pas.

Romane Bohringer va passer par toutes ces étapes, parfois drôle, parfois grave, parfois au bord de la folie, toujours éblouissante. Elle va nous montrer une palette de sentiments et nous dévoile plusieurs facettes de son talent.

Et quel talent ! Elle maîtrise aussi bien la colère, que l'humour. Que ce soit par les gestes ou par les mots, elle est criante de vérité. Elle joue à fond, d'un naturel déconcertant. Un pur moment de grâce !

Nathalie pour Destination-Live.com - Octobre 2018

D. Dumas, théâtres

Coups de coeur et commentaires

L'Occupation

Elle vient d'être plaquée. Salement, lâchement, sans ménagement. Elle n'a plus qu'une obsession : connaître le nom et l'âge de sa rivale. La jalousie la ronge et cependant l'occupe entièrement.

Annie Ernaux analysait les méandres de cette « occupation », en étudiait les éruptions, et disséquait « la nature matérielle des sentiments ». Romane Bohringer est cette femme « mortifiée ». Elle donne une voix vibrante à celle que la souffrance habite. Le regard brûle et le corps supporte la douleur qui l'envahit.

La musique de Christophe « disco » Minck lui donne la réplique et elle se livre, blessée, sans pudeur et sans honte, bouleversante.

Sa quête est fébrile, elle imagine le crime, elle se contente d'une chanson de carabins.

Et enfin viendra l'apaisement...

Quelle femme bafouée ne se reconnaîtrait pas en Romane Bohringer ?

Photo : © Marion Stalens

L'occupation d'après Annie Ernaux

Adaptation et mise en scène Pierre Pradinas

Théâtre de l'Œuvre

01.44.53.88.88

Du jeudi au samedi à 19 h

Dimanche 17 h 30

Hier au théâtre

La jalousie va si bien à Romane Bohringer 21 octobre 2018 Thomas Ngo Hong



Il existe des comédiennes qui n'ont pas besoin de se forcer pour être dans le vrai. Romane Bohringer est de cette trempe là. Désarmante de naturel, elle se glisse dans la peau d'une femme rongée par la jalousie. Seule sur scène, elle fait sienne la prose crue et violente d'Annie Ernaux. Pierre Pradinas, son fidèle compagnon de route, la conduit vers une intense « occupation », celle d'une actrice habitée par son personnage.

Qui n'a jamais connu la jalousie ? Ce sentiment déchirant et illusoire de vouloir imposer constamment sa présence à l'être aimé. Cette torture de ne plus être soi et de ne vivre qu'en fonction de l'autre, de s'immiscer dans sa nouvelle vie. Elle, elle connaît cette escalade dans la violence. C'est pourtant elle qui est à l'origine de la rupture avec W. Par lassitude et par souci de préserver sa liberté, elle le quitte. Bien mal lui en a pris. L'absence oblige à combler des manques. Elle n'arrête pas de penser à la femme qui l'a remplacée. La traque commence : nom, prénom, adresse, métier. Ce poison la contamine et lui fait du bien en même temps. Drôle de ménage à trois !

Romane Bohringer illumine le Théâtre de l'Oeuvre de sa folie espiègle. Solaire, elle prend le public en otage de ses confidences avec sincérité et surtout beaucoup d'auto-dérision. Elle fait ressortir tout l'humour du texte d'Ernaux qui n'apparaît pas forcément à la lecture. Elle s'empare des mots avec une gourmandise de petite fille, heureuse d'être sur scène. Aussi explosive que narquoise, voici une véritable bête de scène !

On se demande encore pourquoi Pierre Pradinas s'est compliqué la vie avec des artifices de mise en scène. Des vidéos platement illustratives ainsi qu'un musicien parasitent la présence de la comédienne, qui se suffit amplement à elle-même. Davantage de simplicité, une ambiance plus intimiste, n'auraient pas fait de mal à l'ensemble.

Ces quelques fausses notes n'entachent en rien la qualité de ce spectacle, très fort, qui trouvera sans aucun doute des résonances en chacun d'entre nous. ♥♥♥♥



Le 8 octobre 2018

Une femme se sépare de son amant W avec qui elle vivait depuis cinq ans, en pensant qu'un jour ils pourraient se retrouver. Ils se voient toujours un peu mais, lorsqu'il lui annonce qu'il s'installe chez une autre femme, un sentiment de débâcle la saisit. Elle était fière d'être avec un homme plus jeune qu'elle, mais c'est aussi le cas de cette rivale. La jalousie s'empare d'elle. Sa rivale occupe son esprit et son corps jours et nuits. S'appuyant sur les rares indices lâchés par W, elle la cherche dans les annonces immobilières, dans les annuaires de la fac, sur le minitel, par des coups de fil anonymes. Elle l'imagine, s'en dresse un portrait, se torture en pensant au sexe de son amant dont jouit une autre femme.

Dépourvu de pudeur et de réserve dans la description du sentiment amoureux, le court texte paru en 2002 de Annie Ernaux passe de la sensualité au déchaînement de la fureur jalouse. Lucide sur ce qu'a d'aberrante sa recherche, cette femme ne peut y échapper comme si, dit-elle, « elle était maraboutée ». Une part d'elle souffre et cherche à tout savoir de l'autre, tandis qu'une autre part analyse cette souffrance.

Séduit par ce portrait éblouissant d'une femme de quarante ans à un moment crucial de sa vie amoureuse, Pierre Pradinas a souhaité le mettre en scène en confiant le rôle à Romane Bohringer. Elle épouse toutes les facettes du personnage, exprime toutes les nuances de la jalousie jusqu'à perdre la raison, se lance dans sa recherche à corps perdu, veut retrouver le corps de son amant et qu'il oublie l'autre. Nerveuse, perdue, pleine d'espoir tout en sachant sa quête inutile et folle, elle hurle en insultant sa rivale, danse, se lance dans une sarabande échevelée sur une chanson de carabin, à l'unisson de son désir déchaîné. Au terme de tant de douleur elle s'apaise enfin, écrit une lettre de rupture, comme si, après cette flambée de jalousie, l'amour était épuisé et l'écriture prenait la place de cet éclat. Sur scène le musicien Christophe « Disco » Minck accompagne le jeu de l'actrice. Harpe, synthétiseur et piano arrangé se mêlent aux mots de l'actrice, épousent sa rage ou son apaisement. Et c'est au son d'une musique de variété italienne légère qu'elle peut désormais évoquer Venise où W et elles allèrent ensemble du temps où ils s'aimaient. Les images de Simon Pradinas - images du suicide d'Anna Karénine dans le film éponyme, liste interminable de numéros de téléphone sur un minitel - complètent le tableau en apportant une distance un peu ironique.

On ne pourra plus désormais penser à ce livre d'Annie Ernaux sans avoir devant les yeux l'image de cette formidable actrice qu'est Romane Bohringer, superposant les emportements de la jalousie et le reste de lucidité qui lui permet de les analyser.

Micheline Rousselet

THEATRAUTEURS

L'OCCUPATION d'après Annie ERNAUX



Annie Ernaux n'est pas une femme simple. Annie Ernaux n'est pas un auteur simple. Annie Ernaux exprime avec talent et violence ce que l'on peut penser être l'état d'esprit de nombreuses femmes.

Incarnée avec talent et fougue par une Romane Bohringer qui paraît être habitée par son personnage, l'auteur se livre dans « L'occupation » au théâtre de l'Oeuvre à une mise à nu complète de son âme tourmentée.

Une femme dans sa quarantaine vivant avec un homme plus jeune une relation qui semble la satisfaire, décide de distancier le lien. Durant ce laps de temps, W, l'homme dont nous ne saurons jamais autre chose de son prénom que son initiale, rencontre une autre femme, plus âgée, avec laquelle il choisit de vivre.

Nous assistons aux effets sur l'auteur de cette relation s'effilochant. On peut y voir des manifestations de la jalousie. Ce n'est pas ce que nous avons compris.

Entièrement tendue vers l'identification et la description de la femme qui l'a supplantée, la narratrice, dont nous ne saurons jamais le nom, dépersonnalisée qu'elle est dans son sentiment d'abandon et d'isolement, est littéralement occupée, comme un pays en guerre peut l'être par son adversaire vainqueur par cette tierce personne.

Elle lui impute tous ses troubles ; elle dérive sur des chemins auxquels elle ne pensait jamais accéder, dans son cartésianisme lucide de professeur, elle se surprend à faire à peu près n'importe quoi non pas pour reconquérir celui qu'elle a presque invité à partir, mais à savoir pour qui il est parti.

Ce sont moins des manifestations de jalousie auxquelles il nous semble assister que le déchirement face au manque, à la frustration, la privation d'un bien, W, dont d'une certaine manière elle continue de penser qu'il lui appartient.

Dans un vocabulaire direct, cru, parfois extrêmement dérangeant, Annie Ernaux donne à entendre les sentiments clairement exprimés d'une femme qui sait que sa jeunesse est passée, qui est consciente de ce qu'elle est et qui, d'une certaine manière tente de rejeter sur l'autre, l'autre femme, l'ensemble de ses troubles, parce que, en cela très banalement humaine, il lui faut trouver une cause, pas une justification, à son tourment.

C'est en cela que l'étonnement peut nous saisir : à aucun moment elle ne voit qu'elle est à l'origine de sa solitude nouvelle et presque refusée, à aucun moment elle n'impute à faute le comportement de W. Il est et reste son bien propre, son objet de plaisir. C'est tout. Elle fait montre d'un comportement très machiste inversé. En cela, le personnage est une femme forte, qui décide des voies qu'elle suivra, et qui ne cherche aucunement à incriminer qui que ce soit.

Elle ne s'envisage pas en victime. Elle est en souffrance, mais elle n'est pas victime. Bien qu'embuée par son obsession, elle reste relativement maîtresse d'elle-même, dans la froide lucidité qu'elle a de son état nouveau.

L'occupation de son esprit voire de son corps entier par la pensée de celle qui lui a succédé l'empêche de voir que elle-même a été cette autre, qui a pris la place d'une précédente, dans cette forme de ronde infinie des hommes et des femmes.

Dans une mise en scène de Pierre Pradinas, Romane Bohringer est cette femme de manière absolue, et le charme de sa voix légèrement rauque, comme voilée, une voix qui aurait revêtu un voile de veuve, de ceux que l'on voyait jadis sur les femmes ayant perdu leur mari, une voix parfois brisée parfois éclatante qui donne à son personnage une réalité plus forte encore.

Egalement portée par les visuels lumineux et suggestifs de Simon Pradinas, Romane Bohringer nous donne à voir cette femme brisée qui cherche à se recomposer, plongeant dans ses souvenirs proches ou plus lointains pour dresser un inventaire dont le bénéfice garantira qu'elle peut reprendre le cours de sa vie.

Une réserve néanmoins sur le final musical quelque peu briseur d'émotion, et dont le caractère indispensable ne nous est pas franchement apparu ...

C'est au théâtre de l'Oeuvre jusqu'au 2 décembre et il faut aller applaudir Romane Bohringer qui nous donne à voir et à entendre, avec talent et générosité, un auteur rare et fort, Annie Ernaux, magnifique et déchirante.



Mis en ligne le 5 octobre 2018

Un seul(e) en scène. Encore, allez-vous dire.

Et d'après un roman d'Annie Ernaux. Tiens, tiens.

La seule différence ou les seules différences, plutôt, sont que Pierre Pradinas est à la mise en scène et Romane Bohringer au jeu.

Au début, on soupire : des mots et encore des mots, des projections sur un écran (qui parasitent parfois le propos) et un musicien-puncteur.

Et puis les choses se mettent en place peu à peu : le texte est fort, disons-le et Romane s'en empare avec énergie et gourmandise pour nous le restituer au mieux. Elle trouve ce délicat équilibre entre le jeu et la confiance. Elle murmure, elle chantonne, elle danse, même. Elle est accompagnée par un musicien tout terrain, qui souligne brillamment la prose d'Annie Ernaux.

Après 18 ans de vie commune, donc et 6 ans avec un certain W. (nous n'aurons droit qu'à l'initiale) Annie le quitte. "L'occupation" est une long, lent et douloureux retour sur cette "passion". Elle nous est décrite avec netteté et toutes les précisions possibles. Annie (et donc Romane) assume tout à commencer par sa jalousie envers la maîtresse de son amant. « La jalousie, c'est peupler le dehors d'images d'un être que l'on ne connaît pas. » De là ses tentatives émouvantes... et comiques à la fois, vu leur exagération, pour identifier la femme en question. Annie le répète à l'envi : « Je voulais LE ravoir ! » Des films la font penser à lui, et des musiques également. Et des lieux. Paradoxe : elle se sent "maraboutée" et pense à des rituels vaudous pour se débarrasser de "l'autre".

Heureusement, elle a le recours de la plume : « Écrire, ce n'est pas si différent que de planter des aiguilles ! » résume-t-elle.

Dans ce portrait en creux de l'amant, il y a les « J't'ai pas dit ? » dont il parsème ses confidences. Sous-entendu, je l'ai dit à l'Autre, bien sûr... et toi, j't'ai pas dit ? La comédienne et son musicien en font quelque chose de tout à fait réjouissant.

Au final que retenir de ce spectacle : il donne à voir et à entendre le texte d'Annie Ernaux. Un pur bonheur, tant cette auteure est cash, avec des qualités littéraires que d'autres "romancières de l'auto-fiction" pourraient lui envier.

Et puis cette tranche de vie, on la partage en s'y retrouvant un peu. On rit, on est ému. On ne peut s'empêcher d'opiner quand Annie Ernaux déclare, par la bouche de Romane Bohringer : « La plus grande souffrance comme le plus grand bonheur vient de l'autre. »

Ne révélons pas la fin... que pourtant tout annonce. Et prenons soin de conclure : amoureux ou pas, en couple ou pas, jaloux ou non, vous apprécierez.

Gérard Noël

/ critique / Romane Borhinger, la jalousie au féminin

11 octobre 2018 / dans À la une, Paris, Théâtre / par Stéphane Capron

Romane Borhinger se glisse dans les mots d'Annie Ernaux avec une aisance incroyable.

Domage que Pierre Pradinas encombre sa mise en scène d'images vidéo inutiles.

Dans le répertoire théâtral, de Molière à Guitry, la jalousie est l'apanage des auteurs masculins et donc des rôles masculins. Dans son court roman *L'occupation*, Annie Ernaux présente la jalousie comme un poison qui envahit la narratrice, cherchant à tout prix à croiser le regard de la nouvelle femme de W, l'amant qu'elle a quitté. Cette traque dans les rues de Paris est rythmée sur scène par les créations sonores de **Christophe « disco » Minck**. Il frappe sur sa harpe, sur son clavier ; les notes deviennent la ponctuation des phrases martelées par Romane Borhinger. Il contribue à créer l'ambiance de cette enquête menée au pas de course pour faire le deuil de la jalousie.

Romane Borhinger est grandiose. Elle manie la colère, l'humour, l'ironie avec une belle gourmandise. Passant de *I will survive* de **Gloria Gaynor** en pleurnichant à une chanson paillarde de carabin. On ne boude pas notre plaisir. Son jeu remarquable, l'accompagnement musical de Christophe « disco » Minck et le texte ciselé d'Annie Ernaux suffisent. Mais alors **pourquoi Pierre Pradinas a-t-il succombé au besoin de mettre un peu de vidéo dans le spectacle ? C'est totalement inutile.** En plus sur ce petit écran à jardin, cela fait bien pauvre ! Les images soulignent inutilement certains passages du texte. On a cru même apercevoir le visage de Blanche Gardin (ce serait donc elle la maîtresse de W?). Ridicule. Le talent de Romane Borhinger n'a pas besoin de ce gadget encombrant.

Stéphane CAPRON